

<<ILLUMINAZIONI>>

**Rivista di
Lingua, Letteratura e Comunicazione**



N. 22 Ottobre – Dicembre 2012



compu.unime.it

TITOLO

<<Illuminazioni>> – Rivista di Lingua, Letteratura e Comunicazione

Direttore responsabile: **Luigi Rossi**

Comitato scientifico: **Raimondo De Capua, Luigi Rossi, Carlo Violi**

Telefono mobile: 3406070014

E-mail: lrossi@unime.it

Sito web: <http://ww2.unime.it/compu>

Gli autori sono legalmente responsabili degli articoli. I diritti relativi ai saggi, agli articoli e alle recensioni pubblicati in questa rivista sono protetti da Copyright ©. I diritti relativi ai testi firmati sono dei rispettivi autori. La rivista non detiene il Copyright e gli autori possono anche pubblicare altrove i contributi in essa apparsi, a condizione che menzionino il fatto che provengono da «Illuminazioni». È consentita la copia per uso esclusivamente personale. Sono consentite le citazioni purché accompagnate dal riferimento bibliografico con l'indicazione della fonte e dell'indirizzo del sito web: <http://compu.unime.it>. La riproduzione con qualsiasi mezzo analogico o digitale non è consentita senza il consenso scritto dell'autore. Sono consentite citazioni a titolo di cronaca, critica o recensione, purché accompagnate dal nome dell'autore e dall'indicazione della fonte «Illuminazioni», compreso l'indirizzo web: <http://compu.unime.it>.

Le collaborazioni a «Illuminazioni» sono a titolo gratuito e volontario e quindi non sono retribuite. Possono consistere nell'invio di testi e/o di documentazione. Gli scritti e quant'altro inviato, anche se non pubblicati, non verranno restituiti. Le proposte di collaborazione possono essere sottoposte, insieme a un *curriculum vitae*, al Direttore della Rivista a questo indirizzo e-mail: lrossi@unime.it. I contributi vengono accettati o rifiutati per la pubblicazione a insindacabile giudizio del comitato scientifico, che può avvalersi della consulenza di referees da esso scelti. I contributi accettati dal comitato scientifico vengono successivamente messi in rete sulla Rivista. Gli articoli proposti per la pubblicazione vanno inviati, in formato WORD, a Luigi Rossi: lrossi@unime.it. Per ogni articolo o saggio originale pubblicato, «Illuminazioni» spedisce all'autore una dichiarazione, firmata dal Direttore Responsabile, con gli estremi della pubblicazione.

©2007 - Periodico registrato presso il Tribunale di Reggio Calabria al n. 10/07 R. Stampa in data 11 maggio 2007

Ventiduesima Edizione: Ottobre - Dicembre 2012

ISBN ISSN: 2037-609X

Copertina e Impaginazione: WebTour - Messina

INDICE

René Corona -	<i>LES POÈMES A QUATRE SOUS</i>.....	3
Alessandro Versace -	A PROPOSITO DI RAZZISMO.....	37
Lelia Di Natali -	RIPENSARE LA PEDAGOGIA E LA DIDATTICA ATTRAVERSO L'ONTOLOGIA.....	45
Filippo Grasso -	CONOSCENZA E STRUMENTI OPERATIVI PER LO SVILUPPO TURISTICO NEI TERRITORI LOCALI.....	64
Luigi Rossi -	RAGIONE-CULTURA-SOCIETÀ. A PROPOSITO DI ANTONIO BANFI.....	89

René Corona

LES POÈMES A QUATRE SOUS

«[...] mais on oublie jamais / le flonflon qui vous met le cœur en fête / quand le vieux musicien dans le quartier / viens revoir les anciens faire son métier / Le public se souvient la chansonnette tiens tiens!»

Jean Dréjac, *La chansonnette*¹

«Java qu'est-ce que tu fais là avec ta mine triste / je cherche un accordéoniste / Pour m'endormir dans ses bras.»

Eddie Marnay, *Java*²

1. *Ce n'est qu'un début...*

C'est avec Béranger que tout commence. Chansonnier et poète, il devient le héraut des pauvres gens et se lève contre le pouvoir arrogant, surtout celui de la Restauration car pour certains il reste le chantre napoléonien, pour d'autres, bien au contraire, il reste indépendant³. Après il y a Pierre Dupont admiré et encensé

¹ Musique de Philippe-Gérard, interprétée par Yves Montand.

² Musique de Emil Stern, créée en 1955, interprétée par Lucienne Delyle et Patachou.

³ Jan O. Fisher, *Béranger était-il bonapartiste?*, «Europe» avril-mai 1969, *Napoléon et la littérature*, pp.165-183; Lucien Scheler, *Vallès et Béranger*, «Europe» *id.*, pp. 162-164.; Cf. aussi Jan O. Fisher, *Béranger: les chemins vers une chanson réaliste du XIX^e siècle*, «Cahiers de l'Association internationale des études Françaises» n° 28, 1976, pp. 181-194.

par Baudelaire⁴, qui chante la vie ouvrière, les ateliers, la misère. Entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e naquit la chanson réaliste. Chanson que l'on chante sur les barricades bien sûr, dans Paris encerclé par les Versaillais ou plus tard dans les cabarets, les premiers cabarets comme celui du Chat Noir qu'invente Rodolphe Salis ou celui d'Aristide Bruant. Si la Commune de Paris nous laisse la chanson politique, celle du *Temps des cerises*, par exemple, ou celle des *Canuts* et celle plus tard de l'*Internationale* (Eugène Pottier), les chansonniers du Chat Noir provenant des Hydropathes ou autres groupuscules comme les Jemenfoutistes, Hirsutes, Zutistes, Mauvais Bonhommes, Fumistes, Incohérents⁵, reprennent les couplets politiques pour en faire de l'ironie. Les pauvres, le peuple, ce sont les couplets de Jean Richepin, de Jehan Rictus et ceux de Gaston Couté venant de sa province natale mourir de faim dans la

⁴ «Je viens de relire attentivement les *Chants et Chansons* de Pierre Dupont, et je reste convaincu que le succès de ce nouveau poème est un événement grave, non pas tant à cause de sa valeur propre, qui cependant est très grande, qu'à cause des sentiments publics dont cette poésie est le symptôme, et dont Pierre Dupont s'est fait l'écho.»; Charles Baudelaire, *Critique littéraire, Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, 1976, p. 26.

⁵ Descendants des Jeune-France (Théophile Gautier) et des Bousingots (jeunesse débraillée et politisée de 1830), ou vers 1850 des Buveurs d'eau et de la Bohème de Murger, tous ces groupes d'avant-garde poétique se forment et se défont quelque temps et se succèdent vers la fin du siècle. Leurs membres sont souvent les mêmes: Sapeck, Lévy, Jouy, Allais, Cros, Goudeau. Les Fumistes avec Sapeck, Alphonse Allais et Jules Jouy, les Zutistes de Charles Cros laissent l'*Album zutique* avec des poèmes, entre autres, de Germain Nouveau, Rimbaud, Verlaine, eux-mêmes déjà Vilains Bonhommes (nés en 1869), les Incohérents de Jules Lévy, sans oublier la Pataphysique d'Alfred Jarry et la décadence de Jules Laforgue. Cf. Daniel Grojnowski, *Aux commencements du rire moderne, L'esprit fumiste*, Paris, José Corti, 1997.

capitale. C'est aussi le poète Léon Deubel⁶ qui, incompris, se jette dans la Marne. Mais c'est avec Aristide Bruant que les choses vont changer: il apporte à la chanson réaliste la langue des mauvais garçons, l'argot et les barrières et fortifs⁷. Casque d'Or⁸ n'est pas loin même s'il faudra attendre le film de Jacques Becker⁹ et la beauté ensorcelante de Simone Signoret pour qu'on s'apitoie sur le sort du pauvre apache passé sous la veuve dans l'aube blafarde d'un nouveau jour. Les années 1950 continuent à célébrer la chanson réaliste avec Edith Piaf, Marianne Oswald, Germaine Montero, Catherine Sauvage, et

⁶ Léon Deubel (1879-1913), il laisse un recueil de poèmes publié posthume et préfacé par son ami Louis Pergaud, *Régner*.

⁷ Les barrières voulues, sous Louis XVI, par le ministre Calonne qui «autorise les Fermiers Généraux à enfermer les faubourgs dans un nouveau mur d'enceinte pour “arrêter les progrès toujours croissants de la contrebande”, et surtout pour faire payer les droits d'entrée à un plus grand nombre de consommateurs.»; Alfred Delveau, *Histoire anecdotique des barrières de Paris*, Paris, Dentu, 1865, pp. 9-10. A la Révolution les barrières furent démolies, puis devinrent des sortes de monuments à la gloire de la Convention. Elles furent supprimées définitivement en 1860. Les Fortifications, les fortifs: en 1841, Thiers proposa de construire une enceinte tout autour de Paris et on reconstruisit de nouvelles barrières. A leur tour, les fortifications furent démolies vers 1919. Du l'autre côté de l'enceinte, il y avait la Zone.

⁸ «Puis vint l'affaire “Manda”. Le rôle de Polly, en liaison étroite avec Leca, ne fut pas tiré au clair dans les luttes sanglantes que se livrèrent plusieurs équipes de malfaiteurs, rixes déchainées par l'aveugle passion de ceux-ci pour la “Grande Mélie” (Mélie Hélie, nommée “Casque d'Or” pour la presse), vulgaire prostituée qui fut en passe de devenir dompteuse, lutteuse, artiste dramatique, dont le portrait, exécuté par un peintre de talent, faillit voir le jour au Salon de 1902, quittant ses amants pour se mettre en concubinage avec d'autres filles, se teignant les cheveux et “puant de la gueule à quinze pas”, comme dit le populaire. Cette fille fut l'instigatrice des meurtres du ‘Bicot de Montparnasse’, tué aux Halles; du ‘Jockey’ et de ‘Ninas’.»; Emile Chautard, *Goualantes de La Villette et d'ailleurs*, Paris, Marcel Seheur, 1929, pp. 86-87.

⁹ *Casque d'or*, film réalisé par Jacques Becker, sorti dans les salles en 1952, avec Simone Signoret, Serge Reggiani, Claude Dauphin et Raymond Bussières.

plus tard Monique Morelli, Anne Sylvestre et Barbara¹⁰. Mais la vraie période de la chanson réaliste est celle des années de l'entre-deux-guerres, celles où Damia, Fréhel, la même Piaf, Marie Dubas, Renée Lebas, Suzy Solidor, Yvonne George interprètent leurs magnifiques couplets remplis de vie difficile, de filles perdues, de marins disparus, de drogues et de mauvaise vie:

Mais lorsque la chanson réaliste se fait déploration et invocation par la voix des femmes, Fréhel, Damia ou Piaf et bien d'autres encore, elle porte à son acmé cette fusion tragique de l'Amour et de la mort, disant dans des accents d'une noirceur sans fond les variations mélancoliques et l'attrait du léthal et du néant.¹¹

Car la femme qui souffre meurt d'amour mais aussi de maladie, d'alcool et de drogue. La chanson réaliste célèbre la vie comme la mort; avant l'on mourait contre le mur des fédérés, dans quelques terrains vagues, un couteau dans le dos, ou sur le chemin des Dames, à Craonne, par les balles «amies»¹² ou ennemies ou

¹⁰ «Evoquer Barbara est, sans doute, paradoxal dans cette approche des pionnières de la chanson-spectacle. Epoque, univers musical, public, répertoire: tout semble étrangement distant. Mais ce qui, à l'encontre de tous ces décalages évidents, frappe alors l'attention, ce sont d'étonnants rapprochements biographiques, des similitudes de forme et de style dans la mise en écho des parcours. Les récits d'une Yvette Guilbert, d'une Damia, d'une Marianne Oswald, d'une Fréhel, celui de la moderne et «longue dame brune» s'organisent, les uns, les autres autour de quelques biographèmes récurrents. Ainsi voit-on se dessiner, entre elles, une sorte de lignée imaginaire dont le trait vif, le vibrato inaugural résident dans cette manière semblable d'advenir, dans la solitude au désir vital, au désir natif de chanter.»; Joëlle Deniot, *Les ouvriers des chansons, Sur le fil de la vie, elles ont chanté*, [http:// www.chanson réaliste.com/article/surlefil.delavie.htm](http://www.chansonrealiste.com/article/surlefil.delavie.htm), pp. 2-3.

¹¹ Catherine Dutheil Pessin, *La chanson réaliste Sociologie d'un genre*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 65.

¹² Combien de soi-disant mutins, déserteurs ou agitateurs ont été fusillés, pour l'exemple (avec un grand E), par l'armée française?

dans les tranchées de la première guerre mondiale. Maintenant on meurt au théâtre, sous les projecteurs, les femmes, très souvent, vêtues de noir chantent leurs couplets noirs. Elles ont nom Thérésa¹³, puis plus tard Eugénie Buffet¹⁴, Yvette Guilbert¹⁵, elle chantent Bruant bien sûr et ses couplets en argot. Elles chantent aussi, nous l'avons déjà dit, les poètes de la fin de siècle, ceux de la décadence et des cabarets. «[...] cabarets, caveaux, sociétés chantantes, goguettes se succèdent jusqu'au XIX^e siècle. (...)»¹⁶, ces lieux clos avaient remplacés les rues, le premier caveau date de 1729, le cabaret le précède de quelques années. Puis nous aurons donc le café concert, le caf' conc' à la fin du XVIII^e «combattu par Bonaparte, interdit sous la Restauration, le caf' conc' revient et se multiplie à partir de la monarchie de juillet [...]»¹⁷. Ces deux chanteuses, Buffet et Guilbert, marquent aussi la fin d'un monde, celui des apaches, et celui du cabaret (qui réapparaît toutefois comme une eau karstique),

¹³ Emma Vallandon dite Thérésa (1837-1913), sa carrière est à l'enseigne du scandale, appréciée par les écrivains (Banville et Barbey d'Aurevilly), et du grand public.

¹⁴ «Sa voix maternante livre les mélodies aux tonalités et aux accents familiers. [...] Car la chanson populaire, source vive, possède ce pouvoir de raviver la mémoire viscérale, de rendre à l'âme les affects chevillés au corps.»; Dutheil, *cit.*, p. 171.

¹⁵ «Le style d'Yvette Guilbert chanteuse réaliste n'est pas celui des chanteuses réalistes tel qu'il se développera entre les deux guerres [...] Son tragique est moins baroque, sans amplification des affects et sans psychologisation du drame. [...] Interprète de style naturaliste, c'est ainsi qu'Yvette Guilbert se définit (...)»; *ibid.*, p. 184. Cf. également: Yvette Guilbert, *La chanson de ma vie. Mes mémoires*, Paris, Grasset, 1928.

¹⁶ Louis-Jean Calvet, *Chanson et société*, Paris, Payot, 1981, p. 67.

¹⁷ *Ibid.*, p. 68.

voire du café conc', qui, pris la relève, va céder lui aussi très rapidement sa place au music-hall¹⁸. La représentation change de visage, une scène, des projecteurs, la dramaturgie se met en place, Mistinguett, certes, et pour la chanson réaliste Damia qui en sera la reine et la même Piaf, sa princesse. Le jeu des gestes, hiératiques presque dans leur simplicité, amplifiera l'intensité de la musique et des paroles. La chanson est liée de plus en plus à l'interprète et la production croissante des disques ne fait que commencer: «Après le cinéma, ce sont la radio, le disque, la télévision qui viennent battre en brèche le statut des lieux de la chanson.»¹⁹

2. Refrains et pot-pourri

Le poète hors norme est déjà de par soi-même peu respectueux, le fait de parler de la vie et d'en parler d'une façon réaliste lui empêche d'utiliser des mots élégants. Il n'y a rien d'élégant sur un trottoir, la déchéance connaît les mots de tous les jours et ce sont ceux que chantent la chanteuse réaliste. «Ce qu'on nommera ensuite "chanson réaliste", à quelques exceptions près utilise un français parlé populaire mais standard, ou des formes plus nettement

¹⁸ «Contrairement à son aîné, en effet, le music-hall n'est plus un débit de boissons. Les tables disparaissent donc et les fauteuils, en rangées parallèles, sont tournés vers la scène: on vient ici pour le spectacle et non plus pour boire et discuter.»; *ibid.*, p. 70.

¹⁹ *Id.*

poétisées»²⁰. Dans l’imaginaire le poète reste celui qui vit dans une mansarde auprès d’une jeune malade qui se sacrifie pour lui, c’est la bohème, Mimi, qui deviendra en musique *la gelida manina*²¹, en bref le monde d’Henri Murger²², l’époque des «Buveurs d’eau», de Baudelaire, de Courbet, de Banville, de Nadar, du Réalisme de Champfleury, de Duranty, des Goncourt, le naturalisme de Zola et des soirées de Médan... Puis les Hydropathes²³, boulevard Saint-Michel, les cabarets de Montmartre, chez Frédé²⁴ au Lapin à Gill, Emile Goudeau et Rodolphe Salis²⁵, Alphonse Allais.

²⁰ Dutheil, p. 136.

²¹ Cf. *La Bohème* de Giacomo Puccini, en 1896; et puis celle de Ruggero Leoncavallo, moins célèbre, en 1897.

²² «La mort de Mimi causa un grand deuil dans le cénacle de la bohème. »; Henry Murger, *Scènes de la vie de bohème*, (1851), Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1988, p. 391.

²³ «En l’an 1878, au retour des vacances, cinq jeunes gens avaient l’habitude de se rencontrer le soir dans une brasserie qui se trouvait au numéro 7 de la rue Racine, ils se nommaient Abram, Emile Goudeau, Georges Lorin, Rives et Maurice Rollinat; ils devisaient d’art et de Beauté [...] Ils étaient jeunes, ils avaient de l’ambition, ce qui est tout ce qu’il ya de plus naturel, ils voulaient fonder une école, ils décidèrent de chercher au Quartier latin des adeptes à leurs causeries et de fonder une sorte de groupement où ils feraient connaître leurs œuvres, car ils étaient tous poètes [...]»; Jules Lévy, *Les hydropathes*, Paris, André Delpeuch, 1928, pp. 5-6. Le groupe, outre ceux cités par Lévy, comprenait: Alphonse Allais, Maurice Bouchor, Charles Cros, André Gill, Edmond Haraucourt, Fernand Ices, Clovis Hugues, Jean Moréas, Louis Marsolleau, Jean Richepin, Georges Rodenbach, Jules Jouy, Léo Trezenik, Léon Valade etc.

²⁴ Frédéric Gérard, beau-père de Pierre Mac Orlan, outre que propriétaire d’un des cabarets les plus célèbres de Montmartre: Le Lapin à Gill (le dessinateur avait créé l’enseigne), devenu ensuite Le Lapin Agile.

²⁵ Rodolphe Salis (1852-1897): «Il créa un type nouveau de cabaretier et donna à cette profession ses lettres de noblesse [...] »; Chantal Brunschwig, Louis-Jean Calvet, Jean-Claude Klein, *Cent ans de chanson française*, Paris, Seuil, 1981, p. 340.

Le théâtre du Grand Guignol²⁶ et ses litres d'hémoglobine, les ateliers des impressionnistes. Plus tard la bohème continuera, plus moderne mais aussi pauvre, avec les films de René Clair, sous les toits de Paris, Paul Fort et ses balades françaises, le réalisme poétique de Marcel Carné, Julien Duvivier et Jacques Feyder... On mêle tout cela dans une sorte de grande marmite à la mode, à la mode de chez nous; la musique d'Erik Satie, les peintures des Fauves et Toulouse-Lautrec et ses figures magnifiques, Jean Gabin dans la rue ou dans le brouillard, le noir et blanc de tous ces films racontant la misère et l'espoir écrasé par le mauvais destin, les dialogues de Prévert par-dessus tout, ceux d'Henri Jeanson. Les livres de Mac Orlan, son «fantastique social»: du quotidien qui laisse la porte ouverte à l'imprévu. Plus tard ce seront les scénarios de Michel Audiard, la musique de Kosma, la java toujours omniprésente²⁷, le swing d'Yves Montand, le canotier de Maurice Chevalier, la gouaille d'Arletty et la présence envahissante des quartiers parisiens, Montmartre, Montparnasse, Ménilmontant, Belleville, Saint-Germain... Paname, au centre de la terre avec ses rues et ses mille langages. Et ses chansons. Les paroliers sont pour la plupart

²⁶ En 1897, Oscar Méténier (1859-1913), commissaire de police achète un théâtre pour faire jouer des pièces naturalistes refusées par Antoine: argot et milieu. Le théâtre se trouvait à Montmartre, impasse Chaptal. Cf. *Le Grand Guignol, Le théâtre des peurs de la Belle Epoque*, (éd. Agnès Pierron), Paris, Laffont, 1995.

²⁷ «Sur le parquet qu'entourent des tables, entre les glaces où s'entrecroisent vingt silhouettes multipliées, la java glisse à temps égaux. Elle enlace et désunit, assujettit et laisse aller les couples. C'est la danse des faubourgs. C'est la danse qu'un instinct profond a formée sur un rythme populaire (...); Francis Carco, *Instincts*, Paris, Stock, 1922.

des inconnus, d'ailleurs sur les pochettes des disques on confond, la plupart du temps, parolier et musicien, il n'y a qu'un trait d'union qui les sépare et l'on ne sait jamais à qui l'on doit le texte. Des gens du métier, poètes à temps perdu qui laisseront pourtant des œuvres immortelles, comme Michel Emer et son accordéoniste, Michel Vaucaire²⁸, Raymond Asso et ses légionnaires ou André Decaye²⁹ et ses mômes de la cloche. Mais pour la plupart ces paroliers restent des inconnus au grand public. On retient le nom des chanteuses:

Le succès de la chanson réaliste entre 1920 et 1940 est dû à un concours de circonstances propices: la rencontre de paroliers et de compositeurs de talent et d'interprètes exceptionnelles qui ont su gagner, et garder, la faveur du public: Les grandes dames de la chanson réaliste?: Yvonne George, Damia, Fréhel, Germaine Lix, Marie Dubas, Nadia Nauty, Marianne Oswald, Suzy Solidor, Edith Piaf... Il faut ajouter à ces noms ceux d'interprètes qui, sans être exclusivement des réalistes, ont abordé avec bonheur le répertoire réaliste: Charlotte Dauvia, Lucienne Delyle, Germaine Sablon...³⁰

La deuxième guerre mondiale éteindra les projecteurs, les voix des Français baisseront, les départs forcés, les non retours, les monstruosité, mais Paris ne brûlera pas. La chanteuse réaliste renouvellera son répertoire. Les prostituées

²⁸ Mari de la chanteuse Cora Vaucaire, il a écrit des textes pour Fréhel, *Sans lendemain* mis en musique par Georges Van Parys, et des chansons pour Edith Piaf comme *Non Je ne regrette rien* et *Mon Dieu*.

²⁹ Auteur aussi de la chanson de Fréhel: *Où sont-ils donc?*.

³⁰ René Baudelaire, *La chanson réaliste*, Paris, L'Harmattan, pp. 39-40.

quitteront la scène, les chansons du trottoir ne resteront que dans les mémoires, pour retrouver leurs rues obscures et les *sombres dimanches*³¹ resteront.

Les poètes continueront à écrire des textes pour les chansons, d'aucuns diront qu'il ne s'agit pas de poésie, d'autres se souviendront des ménestrels, des troubadours, de Guillaume de Machaut ou de Charles d'Orléans au XV^e siècle. Après la guerre, Juliette Gréco reprend le flambeau des chanteuses vêtues de noir et interprète Prévert et Raymond Queneau et même Jean-Paul Sartre qui délaisse sa philosophie pour la chanson. Le réalisme prendra la couleur noire des polars et des films de Jean-Pierre Melville. Aujourd'hui ce sont les rappeuses qui semblent avoir pris le change, la chanson réaliste a quitté les quartiers parisiens pour aller s'installer en banlieue.

De tous ces poètes nous en avons retenu cinq: Albert Simonin, écrivain de polars, roi de l'argot, langue que parlent ses personnages; André Hardellet qui laisse à la chanson une œuvre immortelle interprétée par Guy Béart et qui est le *bal chez Temporel* outre que de magnifiques romans oniriques; Albert Vidalie, romancier des petites gens et des grands vivants; Francis Carco, poète délicat et fantaisiste, écrivain populaire s'il en est, des petites frappes à la Jésus-la-Caille;

³¹ *Sombre dimanche* est une chanson interprétée, en 1936, par Damia. A l'origine il s'agit d'une chanson composée, en 1933, par le Hongrois Rezső Seress, chanson mélancolique, sorte d'hommage funèbre et musical aux amis disparus du compositeur. La légende veut que cette musique ait poussé les gens au suicide, et même le compositeur se suicidera, en 1968. La chanson sera reprise par Billie Holiday, *Gloomy Sunday*, en 1940: «[...] Et j'ai chanté des mots d'amour et de douleur / Je suis restée toute seule et j'ai pleuré tout bas / En écoutant hurler la plainte des frimas.... / Sombre dimanche... Je mourrai un dimanche où j'aurai trop souffert / Alors tu reviendras mais je serai partie [...]». Les paroles françaises sont de Jean Marèze (suicide, lui aussi) et François-Eugène Gonda.

et Pierre Mac Orlan, au siècle Pierre Dumarchais, avec ses récits de brumes, de ports, de filles à matelots.

Ces poèmes (ou ces textes à chanson? ces paroles?) sont devenus célèbres grâce à leurs interprètes, Monique Morelli, Germaine Montero, Edith Piaf et même Yves Montand (pour Simonin) et nous les avons choisis car ils sont l'exemple probant que la poésie se niche un peu partout, même là où ne l'attend pas, derrière les mots du quotidien, au son d'un accordéon.

3. Note liminaire sur la traduction

La traduction proposée est la traduction du texte écrit. Nous n'avons pas cherché à traduire la chanson, cela aurait demandé un respect du rythme musical et probablement une recherche majeure sur les monosyllabes et surtout sur l'accentuation tonique. Si en français nous avons les mots oxytons (accent sur la dernière syllabe) voire quelques paroxytons (accent sur l'avant-dernière syllabe) en considérant les *e* muets, en italien l'accent glisse sur les syllabes et nous offrent, outre des lexies dites *piane*, *tronche*, *ossitoniche*, des proparoxytons (accent sur l'antépénultième syllabe): *parassitoniche*³².

³² Sur la traduction des chansons, nous renvoyons au volume à paraître des actes du Colloque international SUSSLF «*De la musique avant toute chose*» *notes linguistiques et littéraires*, qui s'est tenu à Lecce, en novembre 2012, colloque qui a traité également cette problématique.

Notre traduction a donc suivi le texte écrit et non la chanson chantée. Il y a, de notre part peut-être inconsciemment ou peut-être pas, l'idée péremptoire d'avoir décidé que cette chanson (à quatre sous) est donc un poème à priori. A vrai dire, la question n'est pas tranchée, si nous les retenons, d'une façon ou d'une autre, des poèmes (à quatre sous) il est évident que cela est dû également au fait que les auteurs sont des poètes voire des écrivains. La question est difficile et semble difficile à résoudre. Les textes de Brel ou de Brassens sont des poèmes mis en musique et deviennent, une fois interprétés, des chansons. *Les feuilles mortes* de Prévert est un poème qui devient une chanson interprétée par Patachou, Yves Montand, Juliette Gréco etc. Il en va ainsi avec les poèmes de Louis Aragon mis en musique par Jean Ferrat et Léo Ferré. En va-t-il de même pour les chansons ci-dessus? peut-être pas, car il y avait de la part de leurs auteurs, au départ, la volonté d'écrire une chanson, du moins cela est évident chez Mac Orlan et Albert Simonin, ne serait-ce que pour les *e* muets apostrophés chez le premier et parce que le second écrivait en général des polars et puis le *lalala* dans le final de la strophe (du couplet) – à moins qu'il n'ait été ajouté par Edith Piaf une fois le poème mis en musique par Henri Crolla –, chez Vidalie, peut-être chez Carco (mais Francis Carco a écrit des poèmes dans sa jeunesse alors qu'il faisait partie du groupe «fantaisiste» qui remettait en vogue les poèmes de la Renaissance (y compris la chanson de la Renaissance: mais Bellay et Ronsard, nous l'avons dit, probablement était accompagnés par des musiciens) avec des rythmes brefs et la

fraîcheur des rimes faciles, avec une préférence pour la simplicité des lexies ; quant au textes de Hardellet, ils sembleraient être bien des poèmes mis en musique. Nous sommes sur un terrain glissant, et nous risquons aussi de nous enliser dans la thématique: «la chanson est-elle un poème ? non la chanson n'est pas un poème». Il y a de la poésie, parfois, et c'est cela qui fait son charme, parfois beaucoup de poésie, parfois certaines chansonnettes ébauchent quelques images, quoique la plupart de celles-ci aient juste quelques rimes pour nous faire penser à la poésie. La chanson n'est pas un poème parce que le poème est lu et la chanson est chantée, tout simplement. La chanson est faite de musique, de paroles et d'interprétation. C'est cela qui fait sa différence. Un poème mal lu reste un poème sur la page d'un livre. Une chanson est une chanson chantée faux mais chanson. Il y a péril dans la demeure si cela est notre conclusion, puisque inconsciemment ou non, nous avons penché, d'abord, pour considérer ces chansons présentées comme des poèmes. L'épithète, plus précisément la locution adjectivale, «à quatre sous» (ou *à quat' sous*) accompagnant la lexie *poème* connote axiologiquement une dévalorisation. La sémantique de «à quatre sous» rend le tout plus pauvre. Et pourtant Brecht et Kurt Weill sont passés là, bien avant nous. C'est la connotation qui appauvrit, non le résultat final.

Pour conclure, cette traduction proposée n'est en effet qu'une proposition, parfois le terme familier trouve un correspondant, parfois non, et sa sémantique s'appauvrit immédiatement. Si la variation diastratique n'est pas respectée, elle

devient variation diaphasique que l'on peut accepter. La couleur locale parfois se perd au profit de la signification.

Au bout du compte, seulement la volonté d'offrir aux lecteurs italiens des poèmes à quatre sous écrits par des poètes, mis en musique par des musiciens, interprétés par des chanteuses dites «réalistes», dans un monde où le réel est la plupart du temps modifié voire effacé, édulcoré en quelque sorte, sans que nous nous en offusquions. Le réel aujourd'hui est virtuel. La chanson au contraire continue son chemin même s'il n'y a plus de bastringue, ni de juke-box, où «passer la monnaie» ou «glisser quelques thunes»; il reste peu de chanteurs des rues et les gens ne sifflent même plus. Le popolo est devant les télévisions. Pourtant la chanson ne cesse de parcourir son bonhomme de chemin, elle reste dans notre imaginaire, dans notre esprit et dans notre cœur. *Padam, padam... des je t'aime de quatorze juillet...et tout ça pour tomber juste au coin d'la rue... sur l'air qui m'a reconnue...*³³

4. Petite interlude poétique et musicale

I. Albert SIMONIN (1905-1980)

Albert Simonin et l'argot, voltigeur s'il en est de la phrase en langue verte. Il peint un Paris nocturne avec ces personnages bizarres, qui jactent mal, et qui se

³³ *Padam... padam*, paroles de Henri Contet, musique de Norbert Glanzberg, interprétée par Edith Piaf.

mettent en colère pour un rien, demi-sels ou caves. Il y a de la poésie dans ses descriptions et du moraliste dans ses maximes: «Bien marle qui peut prétendre prévoir tous les coups et toujours orienter sa vie selon le bon cap.» (*Le cave se rebiffe*). *Touchez pas au grisbi* l'a rendu célèbre, on se dit qu'il aurait pu écrire plus de chansons, voire des poèmes et on regrette un peu ce trop plein d'argot des livres, quand on fredonne ses chansons, mais on reste sous le charme de ce mauvais garçon sans se faire trop de mouron.

MONSIEUR PETIT LOUIS³⁴

Y a des hommes qu'on a pour des riens
aux compliments ou aux sourires
ah t'es l'plus beau t'es l'plus malin
aux regards qui ne veulent rien dire
mais qu'ils encaissent comme du bon pain
ça i' z'aiment bien

P'tit Louis c'était pas son genre
i' marchait pas au baratin
une vanne aimable un geste tendre
le laissaient tout indifférent
i' semblait pas voir pas entendre
rien lui disait i' disait rien
lalalala....

Y a des hommes qu'on juge sur des riens
mais P'tit Louis qu'on trouvait bêcheur
jactait jamais d' ses entreprises
était-il hareng ou casseur
tricheur flingueur la surprise
on savait rien

³⁴ Musique d'Henri Crolla; interprétée par Monique Morelli et Yves Montand.

Les julots aimaient pas son genre
qui parle peu écoute trop bien
les gonzesses s'contentaient d'attendre
de cézigue un encouragement
mais lui paraissait pas comprendre
rien lui disait i' disait rien
lalalalala-....

Y a des hommes qui meurent pour des riens
P'tit Louis suspect à Pigalle
d' rencarder les poulardins s'est fait
six coups de rapière dans les reins
au p'tit matin
les condés on connaît leur genre
l'ont transbahuté à l'hosto
afin qu'il puisse caner tranquille
et leur dire qui tenait l'couteau
mais malgré les questions subtiles
de ceux qu'on croyait ses poteaux
P'tit Louis est mort sans un mot
rien lui disait, i' disait rien.³⁵

TATAVE³⁶

La venue au monde, c'est un vrai char

³⁵ Il signore Petit Louis: Ci sono uomini che si fregano con poco / con qualche smanceria o sorrisino / ma come sei bello ma come sei furbo / con sguardi che non vogliono dire nulla/ ma che essi accettano come un boccone di pane tenero / perché fa piacere // Ma non era il tipo Petit Louis/ non se la faceva con le fandonie / una presa in giro gentile un gesto tenero/ lo lasciavano indifferente/ sembrava che non vedesse che non sentisse / nulla lo toccava diceva nulla ...// Ci sono uomini che si giudicano con poco / ma P'tit Louis che qualcuno scambiava per un borioso/ non parlava mai delle sue imprese/ che fosse magnaccia o scassinatore / imbroglione sicario la sorpresa / nulla si sapeva/ ai gonzi non piaceva quel tipo lì / quello che parla poco e ascolta troppo bene/ le pupe si accontentavano di aspettare/ da lui un segno di incoraggiamento / ma lui sembrava non capire / nulla lo toccava non diceva nulla// Ci sono uomini che muoiono per un nonnulla / sospetto a Pigalle il Petit Louis / di far la spia alla madama/ qualcuno lo ha infilzato con sei colpi di coltello/ nel primo mattino/ gli sbirri si sa come sono / l'hanno condotto in ospedale/ perché potesse tirar le cuoia tranquillo/ e dire loro chi teneva il coltello / e malgrado le domande sottili / di quelli che si pensava essere amici suoi / Petit Louis è morto senza una parola/ nulla lo toccava nulla diceva.

³⁶ Musique d'Henri Crolla; interprétée par Edith Piaf.

Y a des périodes pour les veinards
Puis d'autres où ne naissent que des cloches.
Tac tacatactac- tsoin tsoin³⁷

Tatave c'est là qu'il s'est trouvé.
Il a tiré tiré
A la loterie de l'existence
La série des ceu'ze qu'ont pas de chance,
Des pas beaux gosses et des paumés,
Des ceu'ze qui bectent à la cuisine,
Qui marchent à côté de leurs bottines
Et qui doivent jamais la ram'ner.
Tatave! Tatave!
Il était pas gâté!
Dans ces cas-là sans hésiter,
La raison commande de chercher
Sans tarder une consolation.
Tac tacatactac- tsoin tsoin.

Tatave, dans le piège il est tombé.
Il a tiré, tiré
Au jeu de l'amour une mauvaise brème,
Un d' ces lots qui disent «comme on s'aime»
Juste à la veille de vous doubler,
De ces filles ardentes et si belles
Que rien semble assez beau pour elles
Tant on craint de les voir se tirer.

Tatave! Tatave!
Cette môme, elle t'a quimpée!
Dès qu'il eut connu cette souris,
Tatave alla chercher le grisbi
Indispensable pour la gâter.
Tac tacatactac- tsoin tsoin
Tatave, à ce truc-là, s'est mouillé.
Il a tiré, tiré
Sur l'employé qui faisait de la rebiffe,
Tiré sur deux mecs de la renifle
Qui surgissaient, enfouraillés,
Pas pressés de mourir, les perdreaux

³⁷ Piccolo ritornello onomatopeico.

A cette pomme, ont pas fait de cadeau.
Tatave su'l tas il est tombé.
Tatave! Tatave! Tatave, i' t'ont r'passé!...
Tatave! Tatave! le jeu était truqué...
Pauvre Tatave.³⁸

II. Albert VIDALIE (1913-1971)

Albert Vidalie, on ne le connaît plus et pourtant il a écrit des livres magnifiques, *Les verdures de l'Ouest* et puis l'odyssée délirante, *La dernière tournée*, pendant la Drôle de guerre, les aventures de quelques cloches amateurs de bibines diverses et sans scrupules. Il figure parmi les grandes figures de l'après-guerre dans le monde parisien qui ne compte pas et qui compte plutôt sur ses bons amis, Bob Giraud, Pierre Mac Orlan, Paul Guimard, Antoine Blondin. Des gens, come on peut le voir, qui manipulent la langue à fleur de lame et ont toujours le bon mot pour rire.

³⁸ «Tatave: Venire al mondo, non è uno scherzo / Vi sono periodi per i fortunati / Poi altri dove nascono solo sfigati. / Tatave è proprio lì che si è ritrovato / Ha estratto estratto / al lotto dell'esistenza/ la serie di quelli che non hanno fortuna/ dei brutti e dei poveracci / di quelli che mangiano in piedi in cucina/ che sono fuori del mondo/ e che non possono mai dire la loro.// Tatave era proprio fortunato! // In questi casi lì senza esitare/ La ragione ordina di cercare / senza tardare una consolazione // Tatave in trappola è caduto / ha estratto estratto / al gioco dell'amore una carta sbagliata / Una di quelle che dicono "ma quanto ci amiamo" / Proprio alla vigilia di farci fregare/ da quelle ragazze ardenti e così belle / Che nulla pare abbastanza bello per loro/ Per timore di vederle un dì andare via. // Tatave Tatave/ questa sguinza ti ha fregato! Appena conosciuto la bambola / Tatave andò a cercare tanti quattrini /indispensabili per viziarla. / Tatave con questa storia si è compromesso/ Ha estratto ha estratto / il ferro e ucciso l'impiegato che si ribellava / e sparato su due gonzi della pula / apparsi dal nulla con la pistola/ sbirri poco convinti di morire/ A quel fesso non gli hanno proprio fatto un regalo/ Così Tatave a terra è caduto/ Tatave ti hanno fatto fuori/ Tatave il gioco era truccato/ Povero Tatave.»

CHANSON CANAILLE³⁹

J'avais seize ans, j'étais jolie
Quand un amant m'a pris la vie
Ma mère le sut c'était trop tard
moi j'avais vu trop de brouillard
Alors j'ai dansé j'ai dansé
avec les voyous du quartier
dans tous les bals du samedi soir
et c'est là qu's'arrête mon histoire
Alors j'ai dansé j'ai dansé
beau Jésus, passez la monnaie!

Dix ans plus tard j'ai pas trouvé
dans l'air du soir cette fumée
qui dit que la soupe est servie
pour toi pour moi pour les amis
alors faut danser faut danser
avec les voyous du quartier
jusqu'à ce bal du samedi soir
où qu'on m'tuera sur le trottoir
alors faut danser faut danser
beau Jésus, passez la monnaie!

Avec l'argent qu'est dans mon bas
mon bel amant tu m'offriras
un enterrement selon mes goûts
plein de lys blancs et d'gueules-de-loup
pour ça faut danser faut danser
avec les voyous du quartier
dans tous les bals du samedi soir
jusqu'à mon dernier verre à boire
pour ça faut danser faut danser
pour ça faut danser faut danser
et vous mecs, passez la monnaie!⁴⁰

³⁹ Musique de Lino Léonardi; interprétée par Monique Morelli.

⁴⁰ «Canzone canaglia: Avevo sedici anni, ero carina / Quando un amante mi ha preso la vita/ Mia madre lo seppe ma era troppo tardi / Io avevo visto troppa nebbia/ Allora ho ballato ho ballato/ In tutti i balli del sabato sera/ Ed è qui che si ferma la mia storia/ Bel Gesù tira fuori i soldi! // Dieci anni dopo non ho trovato /Nell'aria della sera/ Quel fumo/ Che dice che la minestra è servita/ Per te per me per gli amici /Allora bisogna ballare bisogna ballare / Con i

JAVA MÉLANCOLIQUE⁴¹

Amis du bout du monde
Frangins des bars perdus
Copains autour des blondes
Pirates ingénus
Filons la chaîne buvons le vent
Qui voit sa peine voit son sang

On a donné nos montres on a vendu nos âmes
Nos montres étaient d vraies montres nos âmes c'était d la came

Mais sans âme et sans montre
Un homme n'arrive à rien
On a fait l'tour du monde
Pour rev'nir à Pantin
Quand l'grand voyage tire à sa fin
Ami sois sage fais-toi chrétien!

On a donné nos montres on a vendu nos âmes
Nos montres étaient d vraies montres nos âmes c'était d la came

De Bizerte la belle
Jusqu'au port de Paris
On a cherché à celle
Qui cherchait un mari
Au mariage de Barbarie
Nos beaux pucelages étaient flétris

On a donné nos montres on a vendu nos âmes
Nos montres étaient d vraies montres nos âmes c'était d la came

tipacci del quartiere / Fino a quel ballo del sabato sera/ Quando mi faranno fuori sul
marciapiede / Allora bisogna ballare bisogna ballare / Bel Gesù tira fuori i soldi! // Con il
denaro nascosto nella mia calza / Amore mio mi offrirai / Un bel funerale secondo i miri gusti
/ Pieno di gigli e bocche di leone / Ma per questo bisogna ballare bisogna ballare / Con i
tipacci del quartiere/ In tutti i balli del sabato sera/ Per questo bisogna ballare bisogna ballare/
E voi ganzi tirate fuori i soldi! //».

⁴¹ *Id.*

Nouez mon camarade
mon seul garçon d'honneur
il est mort sur un rade
trois couteaux dans le cœur.⁴²

III. Pierre MAC ORLAN (1882-1970)

Faux nom d'aventurier écossais, son vrai patronyme bien français est Pierre Dumarchay et il est né en 1882. Mais ce nom aux sonorités qui font rêver, lui a permis de nous laisser des romans mystérieux, d'aventures, alors qu'il s'était retiré en vieux monsieur à l'accordéon et fumeur de pipe devant l'éternel, dans un petit village à la campagne. Le vieux bourlingueur nous lègue des romans au charme mystérieux, des romans de la mer, des récits de voyages, de la pluie et des bars fumeux. Tout un monde de désespérés et de filles inquiètes. Et de la poésie à foison.

⁴² Il comune di Pantin è nella periferia di Parigi. Talvolta viene utilizzato come un sinonimo della capitale, soprattutto quando è trasformato in argot *Pantruche*.

Java malinconica: «Amici in capo al mondo/ Fratelli dei bar perduti/ Intorno alle bionde/ Pirati ingenui // Mollate la cima / Beviamo il vento/ Chi vede la sua pena / Vede il suo sangue // Abbiamo dato i nostri orologi, abbiamo venduto le nostre anime / I nostri orologi erano veri orologi, le nostre anime erano di paccottiglia // Ma senz'anima e senza orologio / un uomo non arriva a nulla/ Abbiamo fatto il giro del mondo / Per tornare a Pantin / Quando il gran viaggio sta per finire / Amico sii saggio diventa cristiano! // I nostri orologi erano veri orologi, le nostre anime erano di paccottiglia.// Da Bizerta la bella fino al porto di Parigi / Abbiamo cercato a quella / Che cercava un marito/ Alle nozze di Barbaria / Le nostre belle verginità erano appassite// Avvolgete il mio amico / L'unico mio testimone di nozze / È morto su un marciapiede / Con tre coltelli nel cuore.»

LA BELLE DE MAI ⁴³

Moi l'soir à la Manufacture
Je travaillais bien sagement ;
Lui à Saint-Charles sans coupure
Se défendait, je n'sais comment.
C'était un goss' de la Marsiale,
C'était un p'tit mô'm' bien fringué.
Et si j'en parl', c'est qu'à Saint-Charles
Près d'la casern' j'l'ai rencontré.

Ah comm' je l'aimais / Comme on s'aimait / A la Belle de Mai
Quand je l'ai connu / J'ai tout d'suit su / Que j'm'appartenais plus.
Il me ravissait, / Me possédait / Toujours comme il voulait.
J'me suis mis en brême / Car si l'on aime / On n'sait plus ce qu'on fait .

II

Mais à trop faire le mariole
ça ne pouvait guèr' rapporter.
Avec d'autr's miroirs à cagoles
A Saint-Jean on l'a convoqué.
J'lui ai r'filé ma dernier' thune,
On a d'l'honneur dans la maison.
Cette mistonn' c'est un' fortune
Disaient les mô'm's du bataillon.

(au refrain)

III

Il m'écrit de Foug Tatahouine
Que c'est un bien triste pat'lin.
Je montr' ses lettr's à mes copines,
Il montr' les mienn's à ses copains.
A la Bell' de Mai on assure
Que je suis doublée et comment,
Par une ordure, une roulure,
Une sort' de Fathma à la flan.

⁴³ Pierre Mac Orlan, *Chansons pour accordéon*, Paris, Gallimard, 1953, pp. 155-159.

Musique de V. Marceau (de son vrai nom Marceau Verschueren, le prénom est devenu son nom d'artiste) Créée par Laure Diana, puis interprétée par Monique Morelli et Catherine Sauvage.

(au refrain)

IV

Si c'est ça le genr' de l'Afrique
Et la moral' de ses tapins,
On se fout de la République.
Moi j'ferm' la banque et j'pass' la main.
Tu peux l'app'ler je m'en balance
Meryem, sa Pomme ou Kedidja
C'est du kif. A son r'tour en France
Tu verras comment ça s'pass'ra.

Dernier refrain:

Des homm's j'en connais
Des vrais de vrais
A la Belle de Mai.
Ceux du Bataillon
Rengracieront
Pour tâter mon pognon.
Tu m'as fait des traits
Ca c'est parfait
Mais faut régler les frais.
Quand on est en brême
On sait tout d'même
A peu près ce qu'on fait.⁴⁴

⁴⁴ La “belle de mai” significa la “bella di maggio”, ma in realtà si tratta di un quartiere popolare di Marsiglia (e quindi non si dovrebbe tradurre anche se per una versione cantata in italiano si potrebbe fare) luogo, inoltre, dove si praticava la prostituzione. La *Manufacture* è quella dei tabacchi; *Saint-Charles* è un quartiere e una stazione di Marsiglia; la Marsiale: oggi è un istituto medico sanitario; ma dire di uno che è della Marsiale, significa per antonomasia che è di Marsiglia; *Saint-Jean*, si tratta dell'antico forte del XII secolo, sede militare, oggi monumento nazionale; *Foum Tatahouine*, città della Tunisia, colonia penale militare dell'esercito francese fino al 1938 dove vengono spediti i Bat' d'Af, (apocope di Bataillon d'Afrique), battaglione disciplinare composto da delinquenti abituali o da soldati puniti. (Cf. L'œuvre di Julien Blanc, *Joyeux fais ton fourbi*, ristampata presso l'editore Finitude.)

«La Belle de Mai: Io alla sera alla Manifattura / lavoravo tranquillamente / Lui stava a Saint-Charles senza denaro / si difendeva non so come/ Era un ragazzo della Marsiale / Era un ragazzetto vestito con cura / E se ne parlo è perché è a Saint-Charles/ Che l'ho incontrato // Ah io l'amavo/ Come ci si amava / Alla Belle de Mai / Quando l'ho conosciuto /Ho sempre saputo/ Che non mi appartenevo più/ Mi piaceva/ Mi possedeva / Sempre come voleva / Mi sono messa nel mestiere/ Perché quando si ama / Non si sa quel che si fa.// Ma a volere fare

LA CHANSON DE MARGARET⁴⁵

C'est rue de la Criqu' que j'ai fait mes classes ;
Au Havre dans un «star» tenu par Chloé.
C'est à Tampico qu'au fond d'une impasse
J'ai trouvé un sens à ma destinée.
On dit que l'argent c'est bien inodore.
Le pétrole est là pour vous démentir
Car à Tampico quand ça s'évapore
Le passé revient qui vous fait vomir.

refrain

Oui j'ai laissé là mes joues innocentes
Oui à Tampico je m'suis défleuri'
Je n'étais alors qu'une adolescente
Beaucoup trop sensible à des tas d'profits.
Les combinaisons n'sont pas toujours bonnes.
Comme un' vraie souris j'ai fait des dollars.
Dans ce sal' pays où l'air empoisonne
La marijuana vous fout le cafard.

II

On m'encourageait j'en voyais de drôles
Je vidais mon verre en fermant les yeux.
Quand j'avais fait l'plein, j'voyais le Pactole
Et les connaisseurs trouvaient ça curieux.

troppo il mariuolo / non rendeva mica più di tanto / Con altri attira-bagascce / Lo hanno convocato a Saint-Jean / Gli ho dato i miei ultimi spiccioli / Abbiamo da noi una certa idea dell'onore / Questa ragazzotta è proprio una fortuna / Dicevano i ragazzi del Battaglione.// Mi scrive da Foum Tatahouine / Che è un paese proprio triste/ Mostro le sue lettere alle mie amiche/ Mostra le mie ai suoi amici,/ Alla Belle de Mai mi dicono / che sono tradita e non poco / Con una donnaccia una bagascia / Una specie di Fathma di poco valore // Se questo è il genere in Africa / E la morale delle sue puttante / Si prende in giro la repubblica/ Io chiudo bottega e passo / Puoi chiamarla me ne frego / Meryem, viso mio o Kedija/ Per me fa lo stesso. Quando torna in Francia/ Vedrai quello che succederà // Ne conosco degli uomini / Dei veri dei duri / A la Belle de Mai / Quelli del Battaglione / per tastare i miei soldi / saranno disertori / Tu mi hai fatto delle miserie/ Va bene va bene così / Ma bisogna pagare le spese / quando si è del mestiere / si sa comunque / O per lo meno quel che si fa.»

⁴⁵ *Ibid.*, pp.83-86. Musique de V. Marceau; interprétée par Germaine Montero et plus tard par Juliette Gréco, Catherine Sauvage et Marie Dubas.

Un' fill' de vingt ans, c'est pour la romance
Et mes agréments semblaient éternels
Mais par ci par là quelques dissonances
En ont mis un coup dans mon arc-en-ciel.

refrain

C'est là qu'j'ai laissé derrièr' les bouteilles
Le très petit lot de mes petit's vertus.
Un damné mat'lot qui n'aimait qu'l'oseille
M'en a tant fait voir que j'me r'connais plus.
Oui, il m'a fait voir le ciel du Mexique
Et m'a balancé' par un beau printemps
Parmi les cactus, dans l'décor classique
Où l'soleil vous tue comme à bout portant.

III

Un cock sanghaïé, un soir de folie
A pris mon av'nir comme un beau cadeau.
Il m'a dit: «Petit', il faut qu'on s'marie
Tu seras la fleur d'un joli bistrot.»
De tels boniments démoliss'nt un' femme.
Je m'voyais déjà derrièr' mon comptoir
Les flics de couleur me disaient «Madame».
Bref je gambergeais du matin au soir.

refrain

Mon Dieu ram'nez moi dans ma belle enfance
Quartier Saint-François, au Bassin du roi.
Mon Dieu rendez-moi un peu d'innocence
Et l'odeur des quais quand il faisait froid.
Faites-moi revoir les neiges exquis
La pluie sur Sanvic qui luit sur les toits,
La ronde des goss's autour de l'église
Mon premier baiser sur les chevaux d'bois.⁴⁶

⁴⁶ *Saint-François* è uno dei più vecchi quartieri di Le Havre; *Sanvic* è oggi un quartiere di Le Havre, prima del 1955-1956 era un comune indipendente; *Tampico* è una città del Messico; *être shangaié* significa essere imbarcato suo malgrado.

La Canzone di Margaret: «È in via della Crique che ho studiato / a Le Havre in un bar tenuto da Chloe / È poi a Tampico in fondo ad un vicolo cieco / Che ho trovato un senso al mio destino / Si dice che il denaro non ha odore/ Il petrolio sta lì per smentirvi / Poiché a Tampico

IV. André HARDELLET (1911-1974)

Le nez en l'air, à saisir le charme suranné des banlieues, des bistrots et des ruelles, à y déceler les mystérieuses correspondances, en y franchissant les seuils des jardins, à goûter le plaisir des femmes et la poésie du quotidien. Prince d'une banlieue qui a disparu, il nous laisse des romans indéfinis et plein de charmes, des mondes réels que l'on affronte difficilement et où l'on peut survivre par des échancrures oniriques où se glisser. Il nous laisse le roman de la féminité, injustement censuré dans les années 1960, *Lourdes lentes*, et les souvenirs de chez Temporel.

quando si evapora / Il passato ritorna e vi fa vomitare. // Sì ho lasciato lì le mie gote innocenti / Sì sono appassita a Tampico / Ero appena un'adolescente / Troppo sensibile al profitto/ Gli espedienti non sono sempre proficui / Ho accumulato dollari come una vera topina / In questo sporco paese dove l'aria avvelena / La marijuana vi dà il magone // Mi si incoraggiava ne vedevo di cose strane / Svuotavo il mio bicchiere chiudendo gli occhi / Quando avevo fatto il pieno vedevo scorrere un fiume d'oro / E gli intenditori trovavano tutto ciò strano. / Una ragazza di vent'anni, è per la romanza / E il mio fascino sembrava eterno/ Ma ogni tanto qualche dissonanza / ha stinto il mio arcobaleno.// È lì dietro le bottiglie che ho lasciato / Il piccolo malloppo delle mie virtù / Un dannato marinaio a cui piaceva solo il denaro / Me ne fece vedere di cotte di crude che sembro un'altra/ Sì, mi fece vedere il cielo del Messico / E durante una bella primavera / Mi ha sbattuto fuori dalla sua vita tra i cactus /in uno scenario classico dove il sole spara a brucia pelo e uccide.// Una sera di follia un gonzo imbarcato / ha preso il mio futuro in mano come un regalo / Mi ha detto: Piccina ci dobbiamo sposare / Sarai il fiore della mia osteria/ Tali chiacchiere rovinano una donna,/ Mi vedevo di già dietro il mio bancone / Con i poliziotti di colore che mi chiamavano "Signora" /Insomma ci pensavo mattina e sera // O mio dio riportami nella mia bella infanzia / Nel quartiere di Saint-François, sul Bacino del re / Mio Dio ridammi un po' d'innocenza / E l'odore del lungo fiume quando faceva freddo. / Fammi rivedere le nevi squisite / La pioggia su Sanvic che luccica sopra i tetti / Il girotondo dei bambini intorno alla chiesa / Il mio primo bacio sui cavalli di legno.»

À SURESNES⁴⁷

Entre la Seine et les coteaux
Y'avait du bal et d'la guinguette.
Y'avait du coquin, d'la fillette
Et d'l'agrément au bord de l'eau.

On s'épousait pour la semaine
A la saison des roucouleurs.
La jolie gerbe de faveurs
Qu'on s'est envoyé à Suresnes!

Petits jardins, berges, talus,
Sirène au loin, des murs d'usine
Un accordéon en sourdine
- Et ce jour qui déjà n'est plus.

Depuis il est passé du monde
De Saint-Cloud jusqu'à Billancourt
Et moi j'ai donné le bonjour
De mes vingt ans à Brune ou Blonde

En cherchant ce que voulaient dire
Un paysage et quelques noms
Réunis dans leur abandon
Par la lumière du sourire⁴⁸.

AU PONT DE CHARENTON⁴⁹

⁴⁷ André Hardellet, *La Cité Mongol* (1952), Paris, Gallimard, 1998, pp. 20-21. Chanson interprétée par Germaine Montero; musique de Christiane Verger.

⁴⁸ «A Suresnes: Tra la Senna e le colline / C'erano balli e osterie/ C'erano malandrini e ragazzine/ E piacevolezza in riva al fiume // Ci si sposava per la settimana / Nella stagione dei gorgheggi / Quanti fiori e quanti favori / Mandati giù a Suresnes! // Giardinetti, rive, sponde / Nel lontano una sirena muri di fabbrica / Una fisarmonica in sordina/ E quel giorno che non è più // Da allora quanta gente è passata / tra Saint-Cloud e Billancourt / Ed io ho offerto l'arrivederci / Dei miei vent'anni / A Bruna o a Bionda // Cercando quello che volevano dire / Un paesaggio e qualche nome/ Riuniti nel loro abbandono / Dalla luce del sorriso.»

⁴⁹ *Ibid.*, pp. 24-25.

Le diabololo-menthe à dix francs,
Pour pas un rond l'odeur des blondes,
Gisèle, Fernande ou Raymonde,
Des petits Jules à la flan:
Y' avait d'la promesse sous l'corsage
Et du consent'ment dans l'secteur
On n'payait pas cher son bonheur
Quand on entrait à l'Ermitage.

Sous les arbres de la terrasse
Il faisait bon, tout simplement,
Regarder v'nir les évén'ments
Ou la mignonne à prendre en chasse.
Nous avons l'choix pour roucouler
Chez les ingénues du dimanche,
On jouait l'pernod en deux manches
«Vas-y Dédé, à toi d'rouer»

Quand Mimile à l'accordéon
Vous envoyait *Le dénicheur*
Tout l'monde avait du baume au cœur
Et les filles de Charenton
S'mettaient dans l'ton du patronage.
Que de beaux instants retenus
Dans le frais collier de bras nus
Que nous tendaient ces enfants sages...

...La belle étoile des banlieues,
La cantilène des serments,
Des noms qu'on écrit sur le sable
Et nos soucis à tous les vents⁵⁰

⁵⁰ *Le diabololo-menthe* è una bibita di sciroppo di menta con limonata; *Le dénicheur* è una canzone scritta nel 1912, da Gilbert e Léon Agel, con la musica di Léo Daniderff, ed è un classico della fisarmonica. Anche questa canzone è interpretata da Germaine Montero, con la musica di Christiane Verger.

«Al Ponte di Charenton: La limonata menta da dieci franchi / Ma gratis l'odore delle bionde, / Giselle Fernande o Raymonde, / E i loro duri da quattro soldi. / C'erano promesse sotto la camicetta / E vicino vicino l'acconsentimento/ La felicità per pochi soldi / E si entrava all'Ermitage // Sotto gli alberi della terrazza / Si stava bene semplicemente/ A guardare gli eventi arrivare / Oppure a rincorrere la più carina / Avevamo per gorgheggiare la scelta /Con tutte quelle ingenue della domenica / Ci si giocava il pernod in due partite / Forza Dédé tocca a te lanciare i dadi! // Quando Mimile alla fisarmonica / Ci deliziava con *il Dénicheur*/ Tutti

V. Francis CARCO (1886-1958)

Poète fantaisiste, ami de Toulet, de Tristan Derème, ses livres sont remplis d'amis, de souvenirs, de vie passée à Montmartre, de Villon et de Verlaine. Et puis ses rues célébrées où le mauvais temps domine, la vie bruyante des hommes et leur cruauté, la dureté de la vie, la faiblesse des femmes et leur séduction. Son vrai nom était François Carcopino-Tusoli, et son frère était le parolier de *Sombre dimanche*, Jean Marèze. Chaque fois qu'on lit un de ses livres précieux qui raconte une époque qui n'est plus, on a l'impression de pousser la porte en bois qui chancelle et de pénétrer dans la maison d'un vieil ami. Nous ne citerons que *Brumes* et *L'homme traqué* et *De Montmartre au quartier latin*. Mais son œuvre est immense et vaut vraiment le détour. A lire aussi, les jours où il pleut, ses poèmes, entre autres *La Bohème et mon cœur*.

LE DOUX CABOULOT⁵¹

Le doux caboulot
Fleurit sous les branches
Et tous les dimanches
Plein de populo.

quanti avevano del balsamo sul cuore/ E le ragazze di Charenton / Si accordavano sulla nota dell' ente di beneficenza. / Che bei momenti trattenuti /Nella fresca collana di braccia nude / Che queste bambine sagge ci tendevano...// ...Sotto le stelle delle periferie / La cantilena delle promesse, / Nomi che si scrivevano sulla sabbia / E le nostre preoccupazioni portate via da tutti i venti.»

⁵¹ Musique de Jacques Larmanjeat, 1931; interprétée par Marie Dubas.

La servante est brune
Que de gens heureux
Chacun sa chacune,
L'une et l'un font deux amoureux
Epris du culte d'eux-mêmes.
Ah! sûr que l'on s'aime
Et que l'on est gris.

Ça durera bien le temps nécessaire
Pour que Jeanne et Pierre
Ne regrettent rien⁵²

CHANSON TENDRE⁵³:

Comme aux beaux jours de nos vingt ans
Par ce clair matin de printemps
J'ai voulu revoir tout là-bas,
L'auberge au milieu des lilas.
On entendait sous les branches
Les oiseaux chanter dimanche
Et ta chaste robe blanche
Paraissait guider mes pas.

Tout avait l'air à sa place,
Même ton nom dans la glace
Juste à la place où s'efface
Quoi qu'on fasse toute trace
Et je croyais presque entendre
Ta voix tendre murmurer
Viens plus près.

J'étais ému comme autrefois
Dans cette auberge au fond des bois,

⁵² La dolce bettola: «La dolce bettola / Fiorisce sotto i rami / E ogni domenica / È piena di gente. / La cameriera è mora / Quanta gente felice/ Ciascuno la sua ciascuna / L'uno e l'altro fanno due innamorati / Presi dal culto di se stessi. / Ah sicuro che ci si ama! E che siamo ebbri. // Durerà il tempo che ci vuole / Affinché Jeanne e Pierre / Non rimpiangano nulla.»

⁵³ Musique de Jacques Larmanjat; interprétée par Fréhel et Monique Morelli.

J'avais des larmes dans les yeux
Et je trouvais ça merveilleux.
Durant toute la journée
Après tant et tant d'années
Dans la chambre abandonnée
Je nous suis revus tous deux.

Mais rien n'était à sa place
Je suis resté tête basse
A me faire face à face
dans la glace la grimace.
Enfin j'ai poussé la porte
Que m'importe
Ni... ni... c'est fini...

Pourtant quand descendit le soir
Je suis allé tout seul m'asseoir
sur le banc de bois vermoulu
Où tu ne revins jamais plus
Tu me paraissais plus belle
Plus charmante plus cruelle
Qu'aucune de toutes celles
Pour qui mon cœur a battu.

Et je rentrais l'âme lasse
Chercher ton nom dans la glace
Juste à la place où s'efface
quoi qu'on fasse toute trace.
Mais avec un pauvre rire
J'ai cru lire: «Après tout On s'en fout».⁵⁴

⁵⁴ «Canzone tenera: Come nei bei giorni dei nostri vent'anni / In una chiara mattina di primavera / Ho voluto rivedere quaggiù / L'albergo in mezzo ai lilla/ Nei rami si sentivano / gli uccellini cantare la domenica/ E la tua gonna casta e bianca / Sembrava guidare i miei passi.// Tutto sembrava al suo posto / Anche il tuo nome sullo specchio / Proprio lì dove si cancella ogni traccia / qualunque cosa si faccia/ E mi sembrava quasi di sentire/ La tua voce tenera sussurrarmi/ Vieni più vicino.// Ero emozionato come una volta / In quest'albergo in fondo ai boschi / Avevo le lacrime agli occhi / E trovavo questo meraviglioso / Per tutto il giorno / Dopo tanti e tanti anni / Nella tua camera abbandonata / Mi sono rivisto tutti e due // Ma nulla era al suo posto / Sono rimasto a testa china / A fare una smorfia allo specchio/ a me stesso /Infine ho spinto la porta / Che m'importa è finita! // Tuttavia, quando venne la sera /Sono andato a sedermi da solo / Sulla panchina di legno tarlato / Dove non sei mai ritornata / Mi sembravi la più bella / La più incantevole la più crudele / Tra tutte quelle / per chi il mio cuore ha palpitato // E sono rientrato l'animo stanco / A cercare il tuo nome sullo specchio /

5. Petite suite sentimentale qui se voudrait conclusive

En reprenant le titre d'un recueil de poèmes de Francis Carco, ce chapitre conclusif toutefois ne sera pas écrit. C'est à peine si nous nous contenterons de chercher à donner quelques explications à propos du choix de ces poèmes. Au-delà de la bravoure de leurs interprètes féminines – et celui d'Yves Montand –, ces textes ont tous une caractéristique particulière, ils ont été écrits par des poètes, des écrivains devenus, le temps d'une chanson, des poètes. La chanson-poème est depuis longtemps une réalité, il s'agissait au début d'une certaine poésie épique (la chanson de geste) mais surtout de poésie lyrique qui utilisa la musique, du moins jusqu'au XV^e siècle (chanson de toile, chant royal, ballade, aubade, chantefable, pastourelle, élégie, complainte etc.) et, probablement, au siècle suivant, avec le sonnet, la musique accompagnait les poètes de la Pléiade. Puis les deux sœurs se séparèrent, l'une resta figé sur les pages des livres, l'autre se rendit au théâtre, pour se retrouver au XIX^e siècle, comme nous l'avons vu.

Sans revenir à l'éternel dualisme: chanson/poésie, tout dilemme confondu, le lien qui unit ces textes est aussi que par leur apparente simplicité, ils nous offrent - à qui sait (veut) la saisir – une intensité poétique due à l'atmosphère, à

la description. Hardellet, Vidalie, Carco, Mac Orlan, Simonin⁵⁵, il y a beaucoup de populaire, d'accordéon, de langue familière, d'amitié et de petites joies indéfinies et quotidiennes à côté des grands chagrins de l'existence. Au fond, depuis toujours entre Eros et Thanatos, proie du temps dévoreur, l'homme parcourt ses bonhommes de chemin à la recherche d'un sens, d'une bouée de sauvetage quelconque. Pour certains ce sera la vie pépère, pour d'autres la vie misère. Au bout du compte, à apprendre par cœur, la poésie.

La poésie qui est partout, bien sûr. Mais faut-il vraiment une certaine sensibilité pour dénicher le poétique dans la simple réplique que Jean Gabin fait à Michelle Morgan dans *Quai des Brumes*, réplique prévertienne s'il en est: «T'as d'beaux yeux, tu sais!»⁵⁶ réplique qui n'est pas dans le livre original de Mac Orlan et où pourtant la poésie ne manque pas. C'est une phrase de tous les jours, une phrase que probablement on n'entend plus, même si elle bat encore quelque part, dans quelques cœurs amoureux, c'est la simplicité même, c'est la poésie de l'enfance, de l'adolescence, de tous les jours, celle qui n'a pas besoin de grandes phrases. Dans une interview, Prévert à qui l'on demandait ce qu'il pensait de la télévision, parle de la poésie, populaire ou pas, et répond: «la

⁵⁵ Cf. André Nolat, *Romances de la rue*, Lyon, éditions Baudelaire, 2009. Ce livre, très bien fait, est dense de renseignements sur l'oeuvre de Mac Orlan, Carco, Simonin, et Boudard.

⁵⁶ «NELLY: Oh, vous pouvez pas savoir comme j'suis bien quand j'suis avec vous! Je respire, j'suis vivante! Ça doit être comme ça quand on est heureux! JEAN: Tout c'que tu dis, ça tient pas en l'air. Tu dirais ça à un autre que moi, j'trouverais ça idiot, mais que tu m'le dises comme ça, à moi, ben c'est marrant, ça m'fait plaisir! T'as d'beaux yeux, tu sais!»; Jacques Prévert, *Le Quai des brumes*, Dialogue du film, Torino, Lazzaretti editore, 1996.

grandeur, la grandeur, la grandeur, ça ne m'intéresse pas beaucoup!». Cette réplique ou celle de Gabin, c'est la modestie du quotidien, au son de l'accordéon si l'on veut, les yeux dans les yeux, mais ce ne sont pas les dialogues de sourds des poèmes de Paul Géraudy ou les romans mielleux de Delly, c'est beaucoup plus profond. Et c'est la raison pour laquelle nous avons choisi ces «poèmes à quatre sous» avec des musiques ensorcelantes qui nous restent dans la mémoire et dans les cœurs.

Alessandro Versace

A PROPOSITO DI RAZZISMO

L'uomo diffida della diversità, la disprezza¹ e ciò esaspera ancora di più una società complessa e disarticolata, qual è quella Occidentale, al cui interno i rapporti intersoggettivi sono svuotati di significato e i comportamenti che si assumono sono più all'insegna di una "etichetta" che mira a definire l'*immagine* che non a esaltare la persona attraverso la sua autenticità in rapporto ai valori dell'esistenza. Complessa e disarticolata, la società Occidentale, perché, oltre all'avvento tecnologico, un altro importante fattore ha contribuito a mutare i differenti contesti: il movimento migratorio. L'educazione, e con essa la Pedagogia, che ha come punto nodale l'individuazione delle variabili presenti in un determinato contesto storico e culturale, in funzione di una migliore e possibile integrazione sociale, deve porre la sua attenzione a quei fenomeni che turbano, minano, rendono offuscati gli sforzi multidirezionali che mettono, comunque, la vita e la dignità umana come punti centrali anche in un'epoca globalizzata e che capitalisticamente individua il profitto e la merce come valori assoluti.

Diverse sono le sfaccettature che il movimento migratorio presenta, ma uno dei problemi che emerge maggiormente, che appare anche come il più inquietante, è il razzismo. Già la stessa terminologia, che richiama alla mente il termine "razza", è un

¹ Giovanna Zincone, *Uno schermo contro il razzismo. Per una politica dei diritti utili*, Donzelli editore, Roma, 1994, p. VII.

indicatore di come una società, un gruppo o una singola persona si pone di fronte allo straniero, al diverso, all'immigrato. Per "razze" si intendono quei gruppi e/o quelle comunità che per caratteristiche genetiche, somatiche, culturali detengono delle diversità rispetto ad altre che, solitamente, si autoetichettano come "razze superiori". Il termine *razza*, in realtà, non ha significato univoco e/o ben definito e così "come non esiste una razza italiana, così non esiste una razza spagnola, né una inglese o francese o tedesca. Eppure attraverso i secoli, (...) si fece strada nei suoi abitanti la convinzione euforizzante di appartenere alla prima nazione del mondo. Ecco nascere il senso della propria superiorità: una superiorità oggettiva, innata, destinata a durare; in una parola, una superiorità biologica"².

Nella metà dell'Ottocento, Arthur De Gobineau pubblicò il *Saggio sull'ineguaglianza delle razze umane*, basandosi su dati antropologici e su quelli della linguistica e classificò le razze in bianche, gialle e nere: la razza bianca incarnava tutto ciò che poteva essere ritenuto nobile, come una spiritualità superiore, l'amore per la libertà, l'onore, e rappresentava, in definitiva, la *razza pura*; le razze gialle, nonostante la loro abilità nelle attività economiche, dimostravano una scarsa spiritualità; le razze nere, infine, avevano bisogno di essere controllate dall'esterno³. Oggi si sa che nessuna razza è pura, ma nonostante ciò ognuno ritiene che la propria razza sia migliore delle altre.

² Luca e Francesco Cavalli-Sforza - Ada Piazza, *Razza o pregiudizio? L'evoluzione dell'uomo fra natura e storia*, Einaudi scuola, Milano, 1996, p. 94.

³ *Ivi*, p. 98.

Le prime differenziazioni furono dovute a evidenze somatiche quali il colore della pelle, che sconfinarono poi nel cosiddetto *darwinismo sociale*, grazie ad autori come Tylor, Spencer, Murdock, McLennan che ripresero la teoria di Darwin estendendola all'insieme degli elementi che la cultura rappresentava. Tale teoria in sintesi esplicitava l'idea che le "razze" progredissero in base a requisiti genetici con la conseguenza che, quasi predittivamente, mentre alcune si evolvevano, altre regredivano o rimanevano in una situazione di stasi. La presunta superiorità di una "razza" sull'altra fu determinata anche dall'*evoluzionismo culturale*, una teoria che metteva in luce come la cultura, che si realizza attraverso la trasmissione nei popoli, era un rilevatore della superiorità di un gruppo su un altro. Se, dunque, l'evoluzione biologica serviva per dimostrare le modificazioni che avvengono nella specie umana e fu utilizzata per discriminare in base al colore della pelle o ad altri requisiti genetici, l'evoluzione culturale servì, allo stesso modo, per dimostrare come l'ambiente si sia trasformato nel modo migliore per l'adattamento umano solo grazie a quei popoli che sono più "intelligenti"⁴.

Il razzismo biologico è stato da molto tempo superato, ma, al suo posto, ne sono subentrati altri di segno diverso, ma altrettanto allarmanti, come quello culturale già accennato o quello *addizionale*. Quest'ultimo nasce dalla sovrapposizione (o addizione) tra una differenza (somatica, etnica, culturale) e un fattore di allarme sociale. Le motivazioni ideologiche e pseudoscientifiche hanno lasciato così il passo

⁴ Cfr. Theodosius Dobzhansky, *L'evoluzione della specie umana*, Einaudi, Torino, 1965.

a motivazioni psicologiche e sociali, che si nutrono di sentimenti di angoscia collegate a minacce sociali come lo spaccio di droga, paura di violenze sessuali, ecc. La minaccia sociale può essere reale o avvertita come tale, sulla scorta di un'identificazione che avviene all'esterno della comunità di appartenenza e che, dunque, presenta tratti, caratteristiche, cultura diversi. Il razzismo addizionale produce forme di intolleranza dovute a una sopravvalutazione degli aspetti straordinari come devianza e criminalità e sottovalutazione degli aspetti ordinari della vita degli immigrati come lavoro, rapporti sociali, relazioni familiari⁵. La paura xenofobica e il pregiudizio emotivo appaiono, dunque, come i segnali più comuni di intolleranza, giustificati da forme di enfattizzazione sugli aspetti negativi, devianti degli immigrati e amplificati dai massmedia. L'emozione di ostilità, di rabbia, di paura si accresce, trasformandosi, anche in questo caso per un effetto addizionale dovuto alla sovrapposizione di stati emotivi, in allarme sociale che, a volte, valica il territorio dell'indifferenza spingendosi verso forme di violenza e odio.

Razzismo è, dunque, ogni tendenza psicologica, politica o sociale che, fondandosi sulla presunta superiorità di una "razza" su un'altra favorisca o determini discriminazioni e, in casi estremi, genocidi.

La xenofobia, sostiene Enzensberger, è un fenomeno universale⁶, che può spingere l'essere umano a essere protagonista, per quanto non lo voglia, di una gamma di

⁵ Laura Balbo - Luigi Manconi, *Razzismi, un vocabolario*, Feltrinelli, Milano, 1993, pp. 62-64.

⁶ Cfr. Hans-Magnus Enzensberger, *La grande migrazione*, Einaudi, Torino, 1993.

emozioni negative di fronte al *diverso* come rabbia, schifo, disprezzo, difficilmente controllabili, come se venissero dal profondo di noi stessi, da quel regno che Carl Gustav Jung chiama *Ombra*. Tali emozioni possono aumentare di intensità e, così, l'ostilità diventa odio, la rabbia si tramuta in furia, il disprezzo si fa totale, e la combinazione di questi elementi può poi sconfinare in forme estreme come l'omicidio. "Rabbia strozzata in fondo alla gola, angelo nero che turba la trasparenza, traccia opaca, insondabile. (...) Preferisco la mia singolarità e perciò lo uccido"⁷.

Il nemico, il barbaro, il selvaggio, lo straniero costituisce per l'autoctono un pericolo, è ciò che non si conosce e di cui dunque si ha paura, la paranoia prende il sopravvento sulla ragione, ma la persona che non ha ancora liberato se stessa da vincoli di suolo e di sangue non è ancora nata come essere umano.

La "razza bianca", che considera se stessa depositaria della scienza, del sapere e della cultura in genere, ha sostenuto e continua a sostenere una presunta superiorità rispetto agli altri popoli, in nome di un etnocentrismo che come valore assoluto pone il desiderio di eccellere e di *avere*, piuttosto che quello di *essere* e "sempre di più pare che il fine del nostro correre sempre più rapido ed affannoso stia nella corsa stessa e sempre di meno nella ricerca di una vita migliore. (...) La maggioranza di questo mondo, che ha poca voce in capitolo dominata com'è dalla minoranza ricca ed aggressiva, non sta tenendo il passo della corsa pazzca e si affanna sempre di più nell'antico gioco della sopravvivenza minacciata questa volta non solo dagli eventi

⁷ Julia Kristeva, *Stranieri a se stessi*, Feltrinelli, Milano, 1990, pp. 9-11.

naturali ma dallo stesso corso della storia umana. Si sta cioè accentuando la contraddizione fra una umanità sempre più virtualizzata e ricca, impegnata nella costruzione di una nuova Babele presuntuosa, omogenea e fragile, di cui sta perdendo il senso, e la natura materiale della nostra specie e delle altre che vivono nel Pianeta basandosi ancora per la sopravvivenza sull'adattamento all'ambiente attraverso l'uso della propria diversità”⁸.

Il problema, dunque, è alla base e dipende dal fatto che il termine “razza” non ha un significato biologico nel senso che sono maggiori le differenze che esistono all'interno delle razze stesse che non quelle tra una razza e l'altra e non bastano le caratteristiche esterne (fenotipiche) degli individui per determinare le differenze genetiche e “ogni gruppo di individui, ogni popolo, (è) fortemente segnato dalla sua storia, che è (...) storia di percorsi cerebrali la cui continuità non è derivata dalla trasmissione di geni ma dalle esperienze tramandate di generazione in generazione e dai saperi accumulati, raccontati o scritti. E come cambiano continuamente le esperienze, così cambiano la storia, la cultura, i comportamenti di ogni popolo. Questo fatto rende del tutto impossibile una classificazione stabile e cristallizzata dei popoli in «bravi» e «non bravi», non solo perché le culture non sono basate sui geni, ma anche perché per loro natura cambiano continuamente. Tanto è vero che i popoli si fondono e si sciolgono, le culture nascono, cambiano e possono scomparire”⁹.

⁸ Marcello Buiatti, *Il benevolo disordine della vita. La diversità dei viventi fra scienza e società*, Utet libreria, Torino, 2004, p. VIII.

⁹ *Ivi*, p. 184.

La ricerca pedagogica, dunque, può specificare meglio le dinamiche dei vari fenomeni socio-individuali e, sotto il vessillo dell'educazione, promuovere e incoraggiare l'assunzione di comportamenti che non siano solo autoreferenziali ma estesi all'altro da Sé: sostituire la solidarietà alla ghettizzazione, la simpatia all'ostilità e assumere atteggiamenti di apertura e di flessibilità piuttosto che altri di natura razzistica e xenofobica rappresenta, pertanto, una delle *sfide* che la pedagogia, nella promozione di un agire educativo situato tra vincoli e risorse, deve continuare ad affrontare. L'educazione pedagogicamente orientata e, dunque, incorniciata in un quadro valoriale forte, si rivolge alla persona, alla realizzazione di scopi e valori che mettono in luce quella soggettività umana che, se ben orientata, può tracciare nuovi percorsi esistenziali e culturali che nel diverso, nello straniero, nell'altro da Sé rileva quelle *voci* che unite alla propria andranno a costituire un'espressione corale dell'umanità intera.

BIBLIOGRAFIA

BALBO LAURA - MANCONI LUIGI, *Razzismi, un vocabolario*, Feltrinelli, Milano, 1993.

BUIATTI MARCELLO, *Il benevolo disordine della vita. La diversità dei viventi fra scienza e società*, Utet libreria, Torino, 2004.

CAVALLI-SFORZA LUCA E FRANCESCO - ADA PIAZZA, *Razza o pregiudizio? L'evoluzione dell'uomo fra natura e storia*, Einaudi scuola, Milano.

DOBZHANSKY THEODOSIUS, *L'evoluzione della specie umana*, Einaudi, Torino, 1965.

ENZENSBERGER HANS-MAGNUS, *La grande migrazione*, Einaudi, Torino, 1993.

FILTZINGER OTTO - SIRNA CONCETTA (a cura di), *Migrazioni e società multiculturali*, Junior, Bergamo, 1993.

FROMM ERICH, *Avere o essere*, Mondadori, Milano, 1977.

FROMM ERICH, *Psicoanalisi della società contemporanea*, Mondadori, Milano, 1987.

KRISTEVA JULIA, *Stranieri a se stessi*, Feltrinelli, Milano, 1990.

WEININGER OTTO, *Ebraismo e odio di sé*, Est, Pordenone, 1994.

ZINCONE GIOVANNA, *Uno schermo contro il razzismo. Per una politica dei diritti utili*, Donzelli editore, Roma, 1994.

Lelia Di Natali

**RIPENSARE LA PEDAGOGIA E LA DIDATTICA
ATTRAVERSO L'ONTOLOGIA**

Le molteplici e profonde trasformazioni (di natura economica, sociale, politica, religiosa, ecc.) che da tempo manifesta la nostra società non possono non influenzare profondamente il complesso sistema in cui viene a strutturarsi il processo formativo. Basti pensare, ad esempio, al frequente offuscarsi della dimensione interiore, all'incerta formazione dell'identità personale in un contesto plurale e frammentato e alle molteplici difficoltà di dialogo tra le generazioni. Si tratta di nodi sicuramente critici ma che vanno compresi e affrontati senza remore, accettando la sfida di coglierli criticamente e responsabilmente, soprattutto quando si assume un'ottica rifondativa del sociale, passando dal farsi dell'educazione. Ed è questa ottica che chiama in causa la responsabilità e l'impegno dei pedagogisti, i quali sono chiamati a proporre un valido quadro progettuale di riferimento, stabilendo preliminarmente gli indispensabili indicatori del suo impianto epistemologico. Si tratta di un lavoro complesso ma necessario, basato sulla elaborazione di concetti che devono risultare il più possibile coerenti, integrati e condivisibili, in grado di tracciare non solo possibili scenari di rappresentazione, ma anche ipotesi di azione realmente corrispondenti a quelle che sono le possibili emergenze o l'esprimersi di nuove aspettative educative. L'esito atteso è quello di un nuovo paradigma formativo capace di comprendere in pieno l'uomo e di orientarne il progetto di vita, dal momento che egli si trova

immerso in situazioni instabili e di perenne dinamismo. Muta, così, l'orizzonte della pedagogia? Con quali prospettive? E ancora, quali sono i nuovi “codici formativi” che la ricerca pedagogica deve elaborare per contribuire, con efficacia ed efficienza, alla maturazione della persona? Sono, questi, interrogativi certamente problematici da affrontare, ma che necessitano di una risposta che sia rassicurante e il più possibile condivisibile, obiettivo, questo, che fa emergere e giustificare la domanda di avere un’“ontologia pedagogica”¹ che opera «dentro la pedagogia, la comprende nel profondo, dà conto delle sue strutture concettuali portanti, delle sue scelte di senso»² e, di conseguenza, permette di «chiarire i presupposti concettuali»³ della pedagogia stessa.

Il termine ontologia fu introdotto dal filosofo tedesco Christian Wolff attraverso l’opera *Philosophia prima sive Ontologia* (1729). Per il filosofo l’ontologia era la “filosofia prima” (espressione cara ad Aristotele) poiché aveva lo scopo di individuare il fondamento da cui derivavano tutti i principi della conoscenza umana. Essa, perciò, venne solitamente identificata con la metafisica. Solo con gli apporti

¹ Su tale argomento esiste, ormai, una vastissima bibliografia. A titolo indicativo segnaliamo: M. Borrelli, *Pedagogia come ontologia dialettica della società*, Cosenza, Pellegrini, 2005; F. Cambi, *Intorno all’ontologia pedagogica*, “Studi sulla formazione”, n.1/2003, pp. 149-151; N. Paparella (a cura di), *Ontologie, simulazione, competenze*, Lecce, Amaltea, 2007; Id. (a cura di), *Il progetto educativo. Prospettive, contesti, significati*, Roma, Armando, 2009; G. Sola (a cura di), *Epistemologia pedagogica*, Milano, Bompiani, 2002.

² S. Colazzo, *Abbozzo di un’ontologia pedagogica*, in N. Paparella (a cura di), *Ontologie, simulazione, competenze*, cit., p. 16.

³ *Ivi*, p. 18.

della corrente fenomenologica, attraverso il pensiero di Husserl e di Heidegger, ontologia e metafisica trovarono una loro specificità e, quindi, una loro precisa distinzione.

Husserl, ad esempio, parlò di “ontologie regionali” ovvero di specifici campi di ricerca riguardanti la natura, la società, la morale e la religione, il cui studio permetteva di cogliere e di descrivere le modalità tipiche con cui alla coscienza appaiono i fenomeni naturali, sociali, morali e religiosi. Si trattava, quindi, di categorie di pensiero a cui l’uomo poteva, o doveva, fare riferimento per conoscere il mondo.

Spetta, però, a Heidegger il merito di aver chiarito la differenza tra ontologia e metafisica. Egli, infatti, nella sua *Introduzione alla metafisica* (1956), critica radicalmente la metafisica classica (quella che va da Platone e Aristotele a Nietzsche) sostenendo che essa induceva l’essere all’oblio. Congedandosi, dunque, dal pensiero metafisico, egli affronta il tema che riconduce il pensiero ai suoi interrogativi primordiali: che cos’è l’essere? Qual è il senso della nostra presenza nel mondo? Si tratta di interrogativi che, per il filosofo, inducono ad affrontare la questione dell’essere non come un problema metafisico, bensì come un problema che riguarda la nostra esistenza e che può ridare valore a ciò che siamo. In tal modo, come sostiene anche il Colazzo, Heidegger pone «il tema dell’ontologia in contrapposizione con quello della metafisica. Per superare la metafisica, andare oltre il nichilismo, (...) per inventare nuovi modi di fare scienza è indispensabile riscoprire l’importanza delle

domande ontologiche.»⁴ Domande che, fra l'altro, ci aiutano a comprendere anche il senso della pedagogia.

Un aspetto condiviso della questione è che detti presupposti sono componenti interne dello stesso processo formativo. Processo che, fra l'altro, oggi si sta rivelando un'insopprimibile necessità soprattutto per affrontare i forti cambiamenti di cui si è detto. Cambiamenti che obbligano la persona a maturare sempre di più e sempre meglio le proprie potenzialità, in modo da disporsi autorevolmente e responsabilmente come protagonista nel "controllo" dei mutamenti in vista della realizzazione di un sociale e di un contesto esistenziale più rispondenti ai principi etici dell'esistenza, della tolleranza e della convivenza.

In un certo senso ciò rimarca quello che fu l'assunto di Sant'Agostino: l'azione formativa è un'azione che conduce la persona a compiere il suo «percorso di perfezione. [...] La perfezione a cui l'uomo è chiamato è conseguenza della trama profonda che lega *essere* e *verità*: (...) la formazione deve realizzare l'essere dell'uomo nel rispetto della sua verità. Il *far-si* sarà allora un prendere forma che si misura, in ogni pensiero, sentimento o azione, con quella verità che costituisce la verità (nonché la perfezione) dell'essere umano.»⁵

La formazione, dunque, è l'atto individuale del prendere forma e/o del darsi forma; è un processo aperto, sempre attivo e proiettivo, le cui caratteristiche sono quelle

⁴ *Ivi*, p. 9.

⁵ Agostino, *De Trinitate*, in G. Chiosso, *Elementi di pedagogia*, Brescia, La Scuola, 2002, pp. 64-65.

della processualità, dell'intenzionalità, ma anche del dubbio e della critica (costruttiva). Si tratta di un processo attraverso il quale la persona acquisisce una specifica fisionomia nella sua originale identità. Una identità che si esprime nelle scelte, negli atteggiamenti, nei comportamenti e nello stile di vita. La formazione è, perciò, un "apprendistato permanente" che tocca l'interiorità profonda e che chiama in causa la libertà di ognuno, ossia la capacità di riuscire a trovare, nella propria coscienza, quelle "mappe" in grado di orientare la persona nell'incertezza e nella complessità del tempo vissuto.

In questo "cammino", però, la persona non è sola, anzi è sorretta e guidata dall'azione educativa; un'azione che vede coinvolte altre persone (genitori, docenti, istruttori, educatori, ecc.) che guidano, regolano e agiscono per aiutarla a conoscere, manifestare, orientare e sviluppare le proprie potenzialità, per acquisire la piena coscienza e il dominio di sé nella prospettiva di garantirsi un'efficace integrazione all'interno della società e un mondo più "sostenibile".

In sostanza, la formazione è sì un atto individuale, ma il suo svolgersi necessita di una "rete" di relazioni autentiche; relazioni che sostengono la persona nel percorso maturativo ed esplicitativo del suo potenziale identitario. Il che è atto educativo pieno e sostanziale. La formazione della persona, come atto di esplicitazione educativa, è perciò il risultato di una straordinaria avventura che coinvolge più soggetti: gli operatori del sistema formativo, le famiglie, le agenzie sociali e i diretti interessati. Una interazione che sarà costruttiva nella misura in cui viene ad essere correlata a

un'ottica sociale integrativa ed integratrice. Obiettivo, questo, che presuppone l'esercizio di una decisa intenzionalità, ma soprattutto di un valido quadro progettuale, di tipo pedagogico, da "sperimentare" nel concreto dell'esperienza «con una competenza scientificamente maturata.»⁶ Dopotutto, è grazie al riconoscimento della necessità di focalizzare l'attenzione su detta competenza che la pedagogia ha acquisito, oggi, quei necessari caratteri di flessibilità che le consentono di formulare sempre nuove soluzioni, educative e formative, ai bisogni individuali e sociali, pur nella consapevolezza che tali soluzioni non sono certe, ma vivono «sotto l'ombra del possibile.»⁷ Una presa d'atto, questa, affatto trascurabile se si considera quanto sia frequente la non corrispondenza dei risultati educativi alle attese degli educatori. Una presa d'atto che, però, non deve indurre al pessimismo e allo sconforto, alla rinuncia a svolgere l'azione educativa, ma deve, invece, come ha sottolineato il Catalfamo, fare da stimolo per l'educatore, volgendo la sua attenzione a una "positiva" e rassicurante "pedagogia della speranza". Una pedagogia che si impegna a definire razionalmente gli scopi educativi, pur nella piena coscienza di un possibile fallimento dell'azione che la dovrebbe rendere "effettuale".⁸ È questa, la pedagogia della speranza, una pedagogia che è in grado di guardare alle categorie dell'incertezza, dell'imprevisto e dell'imponderabile, per definire un corretto impianto metodologico

⁶ A. Curatola, *Pedagogia della scuola. Ambiente, autonomia, imprenditorialità*, Roma, Anicia, 2003, p. 132.

⁷ S. Colazzo, *Abbozzo di un'ontologia pedagogica*, cit., p. 20.

⁸ G. Catalfamo, *Fondamenti di una pedagogia della speranza*, Brescia, La Scuola, 1986.

capace di fare conoscere e comprendere, al meglio, i fenomeni educativi, con lo scopo di delineare ogni possibile scenario di servizio attuativo. Il che giustifica la sua propensione “ontologica”, ma anche il suo aprirsi alla scienza e ai suoi metodi d’indagine.

In tal modo, da una parte essa si faceva carico dell’uomo nella sua unicità, problematicità e valorialità, ma rinunciava a formulare modelli educativi secondo parametri stabiliti a-priori che la obbligavano ad abbandonarsi al caso, all’improvvisazione e alla precarietà, e dall’altra si disponeva ad utilizzare differenti metodi d’indagine del fatto educativo, da cui scaturivano il metodo speculativo, empirico, sperimentale, clinico, storico, comparato. Con il ricorso a tali metodi essa era in grado di conoscere e di comprendere al meglio le dinamiche e gli eventi educativi, così da riuscire a “giustificare” i propri assunti e le proprie proposte.

Al farsi e al consolidarsi di detto orientamento contribuì non poco J. Dewey, il quale ribadì con fermezza, nelle sue opere, l’importanza dell’utilizzo di un corretto metodo d’indagine per il farsi concreto dell’educazione. La pedagogia, afferma lo studioso, assume i caratteri di una vera e propria scienza se in essa vi è «la presenza di metodi sistematici di ricerca, i quali, quando siano applicati ad un complesso di fatti, ci consentono una migliore comprensione ed un controllo più intelligente e meno confuso ed abitudinario.»⁹

⁹ J. Dewey, *Le fonti di una scienza dell’educazione*, Firenze, La Nuova Italia, 1951, p. 2.

Aspirando al suo costituirsi come scienza e aprendosi alle scienze, la pedagogia ha operato un definitivo salto di qualità. Ha finito di essere “ancella” della filosofia e ha potuto così ricercare e definire una propria autonoma identità. Nel suo tentativo di costituirsi come “scienza autonoma” non poteva non “dialogare” con le altre scienze che partecipano alla conoscenza dell’uomo, delle dinamiche della sua esistenza e del suo costruirsi come identità intenzionale e sociale (la psicologia, la sociologia, l’antropologia, la filosofia stessa, ecc.). Scienze che G. Catalfamo definì “ausiliarie” rispetto alla pedagogia.

Grazie a questa intenzionalità la ricerca pedagogica non solo ha potuto modificare in buona parte il proprio modo di riflessione, misurandosi nel tentativo di costruire modelli educativi, a base scientifica, condivisibili, verificabili e rispondenti ai bisogni individuali e collettivi; ma si è aperta anche alla didattica, intesa come atto necessario per la “verifica” della validità delle sue ipotesi. Una scelta, questa, che le ha permesso di assumere autorevolmente le vesti di una scienza “complessa”.

Morin e Bateson¹⁰ hanno dimostrato che il ricorso alla categoria della complessità costituisce una esigenza intellettuale e culturale di enorme rilevanza, in quanto consente di “andare oltre” ogni concezione della realtà basata su criteri lineari, meccanicistici e sostanzialmente statici. Una esigenza, questa, che ha le sue “ragioni di senso” soprattutto se assumiamo a riferimento l’evoluzione attuale della società (in

¹⁰ Cfr. G. Bateson, *Mente e natura. Un’unità necessaria*, Milano, Adelphi, 1984; E. Morin, *La testa ben fatta. Riforma dell’insegnamento e riforma del pensiero*, Milano, Cortina, 2000; Id., *I sette saperi necessari all’educazione del futuro*, Milano, Cortina, 2001.

termini di complessità) e la problematicità identitaria e formativa dei suoi membri.

Ed è proprio la consapevolezza di detti “nodi problematici” che impongono il ricorso a un nuovo paradigma educativo. Un paradigma capace di ricomprendere in una visione unitaria e integrata una molteplicità di fattori, tutti riconducibili alla persona come entità fondativa e prospettica del sociale di appartenenza. Una persona capace di assumere tutte quelle che sono le sue nuove responsabilità e disposta a convivere con la precarietà, la diversità, la molteplicità delle esperienze e delle conoscenze, ma che ha anche «la capacità di organizzare il sapere, di muoversi in contesti reticolari, di abbattere le barriere delle conoscenze disciplinari chiuse in se stesse».¹¹

Riconosciamo, dunque, che la pedagogia ha bisogno di darsi solide basi scientifiche, ma non neghiamo affatto la necessità che essa trovi strutturazione mantenendo le sue tradizionali dimensioni: quella teorica/pratica, quella sociale e quella etica.

La prima dimensione, quella in cui convivono dialetticamente teoria e pratica, trova giustificazione nel fatto che la pedagogia si configura come “un sapere pratico”, ossia un sapere che studia e progetta le possibili azioni formative. Si tratta, dunque, di un sapere che si basa sulla possibilità di individuare positive ed efficaci modalità di coniugazione tra gli esiti dello studio e della riflessione critica e la concreta operatività formativa. In tal modo essa risponde al bisogno di dare, con la ricerca,

¹¹ G. Chiosso, *Elementi di pedagogia*, cit., p. 12.

maggiore scientificità alla prassi educativa e, con la prassi, a far diventare l'esercizio educativo un valido momento di verifica della ricerca stessa. Va a definirsi, così, quell'importante e ricorrente passaggio, presente nella pedagogia, dalla fase della ricerca e della riflessione a quella operativa, e da questa all'ulteriore riflessione e proposta.

La seconda dimensione è quella sociale. Qui si inseriscono tutte quelle ricerche che hanno messo in risalto come sia indispensabile educare l'uomo a superare la falsa idea di autonomia che spesso lo induce a concepirsi come un "io" completo in se stesso, laddove, invece, egli diventa "io" solo nella relazione con il "tu".

Al riguardo, fondamentale è la riflessione di Martin Buber. Egli, nel saggio *Il problema dell'uomo*, afferma che «l'individuo non avrà rotto la sua solitudine se non quando riconoscerà nell'altro, in tutta la sua alterità, se stesso, l'Uomo (...); se non quando aprirà un varco verso l'altro, partendo da questa prospettiva intenzionale, in un incontro serio e trasformante.»¹² La relazione Io-Tu, perciò, diventa basilare per la crescita della persona: l'io, infatti, diventa se stesso solo attraverso l'incontro con l'altro. Ma chi è l'altro? L'altro è, in primo luogo, la famiglia (un altro che potremmo definire "facile"); l'altro sono anche gli amici (altro "rassicurante"); infine, l'altro è rappresentato dalla scuola e dalla società (altro "istituzionale"). È evidente che il passaggio dall'altro "facile" all'altro "istituzionale" genera, nella persona, conflitti e difficoltà nel dialogo e nell'incontro con l'altro. Tali ostacoli, però, possono essere

¹² M. Buber, *Il problema dell'uomo*, Torino, ElleDiCi, 1983, p. 118.

rimossi se la persona comprende che la sua esistenza è strettamente correlata al suo modo di stare con gli altri. Come afferma Carla Xodo, si tratta di educare l'uomo a considerare l'altro non come un limite, ma come «un'opportunità, una risorsa, un bene da sfruttare.»¹³

Così facendo ognuno può comprendere che l'altro è la “via” obbligata per conoscere se stesso e il mondo. L'essere umano, infatti, non è fatto per la solitudine, ma per l'incontro. È questo incontro che ci aiuta a ripensare criticamente i nostri punti di riferimento e i nostri criteri di giudizio. Ed è in questa tensione permanente tra identità, relazione e alterità che l'esperienza umana si apre alla gioia dell'incontro oppure all'amarezza del rifiuto e/o dell'esclusione. In sostanza, l'altro è il paradigma antropologico, esemplare che ci accompagna nell'avventura straordinaria della conoscenza intrapersonale e interpersonale.

Infine, la terza dimensione (quella etica) trova la sua ragione nel fatto che, oggi, la formazione dell'identità personale avviene in un contesto “plurale”, caratterizzato da diversi soggetti di riferimento: non solo la famiglia, la scuola, il lavoro, la comunità ecclesiale, ma anche ambienti meno definiti e, tuttavia, influenti, quali la comunicazione multimediale e le occasioni del tempo libero.

La molteplicità di riferimenti valoriali, la globalizzazione delle proposte e degli stili di vita, gli scenari resi possibili dallo sviluppo tecnologico, costituiscono elementi nuovi e rilevanti, che segnano il venir meno di un modo quasi “automatico”

¹³ C. Xodo Cegolon, *L'occhio del cuore. Pedagogia della competenza etica*, Brescia, La Scuola, 2001, p. 186.

di prospettare modelli di identità. Queste condizioni, in cui si colloca oggi il percorso formativo, se da una parte comportano maggiore fatica e rischi inediti rispetto al passato, dall'altra accrescono lo spazio di libertà della persona nelle proprie decisioni e fanno appello alla sua responsabilità.

In una società caratterizzata dalla molteplicità di messaggi e dalla grande offerta di beni di consumo, il problema più urgente è quello di educare a scelte responsabili. Per questo la scienza pedagogica ha fortemente sottolineato la necessità di contrastare l'assimilazione passiva di modelli ampiamente divulgati e di superarne l'inconsistenza, promuovendo, nella persona, la capacità di pensare e l'esercizio critico della ragione. In tal modo, la persona svilupperà una competenza che nasce non solo dal saper riconoscere di volta in volta il bene da conseguire e il modo per raggiungerlo, ma anche dall'acquisizione di una disposizione interiore permanente derivata dalla consuetudine nello scegliere e nell'agire in coerenza con il bene riconosciuto. Tanto basta per dare un senso e una giustificazione alla costruzione di un valoriale ed efficace quadro teorico di riferimento per l'educazione (quello pedagogico, appunto) in relazione al quale va ad innestarsi il percorso di formazione della persona e il conseguente costituirsi del sociale. Un'ottica, questa, che impegna la ricerca pedagogica ad affrontare, scientificamente e criticamente, i problemi più specifici della formazione, assumendo impegni significativi rivolti a ripensare e a rimodellare la qualità dell'insegnamento. Un impegno che è assolvibile proprio grazie alla scelta di darsi una "ontologia" in grado di ridefinire e di riprogettare, sia a livello

epistemologico che prasseologico, nuove linee e tendenze di ricerca, tutte finalizzate ad assicurare la “qualità” del processo di apprendimento-insegnamento.

La consistenza di questa scelta è documentata dalla significativa implementazione che ha avuto la ricerca di una didattica di qualità¹⁴, ossia, di una didattica che progetta, organizza e “controlla” il processo di apprendimento-insegnamento con lo scopo di garantire gli alunni, nessuno escluso, il raggiungimento degli obiettivi formativi.

Ma a quale apprendimento e a quale insegnamento essa si riferisce? Certamente il rimando è a un apprendimento che responsabilizza la persona nel complesso processo della sua maturazione. L'apprendimento, sostiene la Pontecorvo, è «qualcosa che resta: un processo che ha avuto luogo quando qualcosa che un individuo ha ascoltato, letto, fatto, detto, scritto, resta nella sua memoria per poter essere recuperato in un momento successivo.»¹⁵ In sostanza, si tratta di un processo che, avendo lasciato una traccia mnestica, è disponibile e recuperabile in qualsiasi momento. Esso non riguarda, dunque, solo la conoscenza, ma anche una capacità, un comportamento, un saper dire, un automatismo, un'abilità sensoriale, una capacità diagnostica,

¹⁴ Per chi voglia approfondire la tematica della didattica di qualità si consiglia la lettura dei seguenti testi: L. Galliani (a cura di), *Qualità della formazione e ricerca pedagogica*, Lecce, Pensa Multimedia, 2003; U. Margiotta (a cura di), *L'insegnante di qualità. Valutazione e Performance*, Roma, Armando, 2002; P. Meazzini, *L'insegnante di qualità. Alle radici psicologiche dell'insegnamento di successo*, Firenze, Giunti, 2000; G. Moretti (a cura di), *Pratiche di qualità e ricerca-azione. Costruire la scuola dell'autonomia*, Roma, Anicia, 2003; A. M. Notti, *Valutazione e contesto educativo*, Lecce, Pensa Editore, 2010; R. Semeraro (a cura di), *Valutazione e qualità della didattica universitaria*, Milano, Franco Angeli, 2006.

¹⁵ C. Pontecorvo, *Manuale di psicologia dell'educazione*, Milano, Il Mulino, 1999, p. 12.

organizzativa o direttiva, acquisita non solo nel contesto scolastico, ma anche nella vita quotidiana, in famiglia, nel mondo del lavoro, ecc.

Strettamente correlato all'apprendimento è l'altro atto della didattica, quello dell'insegnare. Derivato dal latino *insignare* (ossia, lasciare un segno), esso indica un'azione intenzionale e controllata, diretta a stimolare, agevolare e strutturare l'apprendimento nell'alunno. L'azione del docente, infatti, è un'azione finalizzata non a trasmettere dei contenuti, bensì a “mediare” la contrapposizione che si può creare tra i contenuti dell'insegnamento e le strutture cognitive e socio-affettive dell'alunno. Tale contrapposizione può (e deve!) essere evitata se si realizza, nel concreto, una necessaria mediazione tra le ragioni degli oggetti di conoscenza e le esigenze dei soggetti che apprendono.¹⁶

In sostanza, mentre prima la didattica affidava all'alunno “l'onere” di adattarsi alle modalità e alle caratteristiche dell'insegnamento, ora sottolinea la necessità dell'insegnante di impostare la propria azione sulle caratteristiche di ciascun alunno, sui suoi stili di apprendimento, sui suoi bisogni, assumendo il principio di “personalizzazione”.¹⁷

¹⁶ Vedasi, al riguardo, il pregevole lavoro di E. Damiano, *L'azione docente*, Roma, Armando, 1993. Dello stesso autore segnaliamo anche *La nuova alleanza: temi problemi prospettive della nuova ricerca didattica*, Brescia, La Scuola, 2006, e *Il mentore: manuale di tirocinio per insegnanti in formazione*, Milano, Franco Angeli, 2007.

¹⁷ Il concetto di personalizzazione, sul piano epistemologico e semantico, trova la sua giustificazione e legittimazione scientifica all'interno della concezione filosofica del personalismo che considera la persona umana come integralità complessa ed unità significativa. Su tali premesse, si è sottolineato l'importanza di realizzare itinerari e pratiche didattiche in grado di differenziare gli obiettivi, al fine di rispondere adeguatamente alle caratteristiche e alle potenzialità cognitive e

Tale principio, come afferma il Baldacci, «indica procedure didattiche che hanno lo scopo di permettere a ogni studente di sviluppare le proprie peculiari potenzialità intellettive, differenti per ognuno, sempre attraverso forme di differenziazione degli itinerari di apprendimento.»¹⁸ L'intento, quindi, è quello di offrire opportunità didattiche che consentano ad ogni alunno di sviluppare le proprie potenzialità, i propri talenti, educando le specifiche aree di eccellenza rivelatrici delle peculiarità di ogni persona. Il che si traduce nell'elaborazione sia di differenti progetti didattici, ognuno dei quali persegue un determinato obiettivo formativo, sia di concreti laboratori, ognuno dei quali mira a sviluppare competenze specifiche. Ciò che è importante nei percorsi personalizzati è che sia l'alunno ad effettuare la scelta tra differenti opzioni; una scelta che, però, dovrà essere supportata dal docente, per cui il dovere scegliere e decidere tra più proposte è l'occasione propizia per instaurare un dialogo e realizzare una riflessione sulle proposte stesse. In questo modo sarà l'alunno ad essere il vero protagonista del processo di apprendimento-insegnamento. Un protagonismo che non è fine a se stesso, non è autoreferenziale, bensì vuole essere condizione fondativa per un sociale e un culturale che sia aperto, dialogante, collaborativo, solidale, inclusivo e integrativo. Il che rientra in pieno in una ragione di senso che solo la pedagogia può disegnare, con la sua dimensione ontologica, e

socio-affettive di ogni alunno. (Cfr. AM. Curatola, *L'azione formativa "personalizzata" nella scuola dell'infanzia e primaria*, Roma, Anicia, 2009).

¹⁸ M. Baldacci, *Personalizzazione o individualizzazione?*, Trento, Erickson, 2005, p. 19.

renderla criticamente attiva attraverso il progressivo attuarsi dei percorsi formativi in esiti educativi socialmente validi ed eticamente condivisi.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

Agosti A., *La formazione. Interpretazioni pedagogiche e indicazioni operative*, Milano, Franco Angeli, 2006

Agostino, *De Trinitate*, XIV 4, 6, trad. it. di G. Beschin, *Trinità*, Roma, Città Nuova, 1987

Amadini M., *Ontologia della reciprocità e riflessione pedagogica*, Milano, Vita e Pensiero, 2001

Baldacci M., *Personalizzazione o individualizzazione?*, Trento, Erickson, 2005

Bateson G., *Mente e natura. Un'unità necessaria*, Milano, Adelphi, 1984

Borrelli M., *Pedagogia come ontologia dialettica della società*, Cosenza, Pellegrini, 2005

Buber M., *Il problema dell'uomo*, Torino, ElleDiCi, 1983

Cambi F., *Intorno all'ontologia pedagogica*, "Studi sulla formazione", n.1/2003, pp. 149-151

Id., *Metateoria pedagogica*, Bologna, Clueb, 2006

Catalfamo G., *Fondamenti di una pedagogia della speranza*, Brescia, La Scuola, 1986

Chiosso G., *Elementi di pedagogia*, Brescia, La Scuola, 2002

Colazzo S., *Abbozzo di un'ontologia pedagogica*, in N. Paparella (a cura di), *Ontologie, simulazione, competenze*, Lecce, Amaltea, 2007

Corsi M., *Il coraggio di educare. Il valore della testimonianza*, Milano, Vita e Pensiero, 2003

Curatola A., *Pedagogia della scuola. Ambiente, autonomia, imprenditorialità*, Roma, Anicia, 2003

Curatola AM., *L'azione formativa "personalizzata" nella scuola dell'infanzia e primaria*, Roma, Anicia, 2009

Damiano E., *L'azione docente*, Roma, Armando, 1993

Id., *La nuova alleanza: temi problemi prospettive della nuova ricerca didattica*, Brescia, La Scuola, 2006

Id., *Il mentore: manuale di tirocinio per insegnanti in formazione*, Milano, Franco Angeli, 2007

De Monticelli R., Conni C., *Ontologia del nuovo. La rivoluzione fenomenologica e la sua attualità*, Milano, Mondadori, 2008

Dewey J., *Le fonti di una scienza dell'educazione*, Firenze, La Nuova Italia, 1951

Domenici G., *Manuale dell'orientamento e della didattica modulare*, Bari, Laterza, 2009

Galliani L. (a cura di), *Qualità della formazione e ricerca pedagogica*, Lecce, Pensa Multimedia, 2003

Id. (a cura di), *Web ontology della valutazione educativa*, Lecce, Pensa Multimedia, 2009

Margiotta U. (a cura di), *L'insegnante di qualità. Valutazione e Performance*, Roma, Armando, 2002

Meazzini P., *L'insegnante di qualità. Alle radici psicologiche dell'insegnamento di successo*, Firenze, Giunti, 2000

Moretti G. (a cura di), *Pratiche di qualità e ricerca-azione. Costruire la scuola dell'autonomia*, Roma, Anicia, 2003

Morin E., *La testa ben fatta. Riforma dell'insegnamento e riforma del pensiero*, Milano, Cortina, 2000

Id., *I sette saperi necessari all'educazione del futuro*, Milano, Cortina, 2001

Mortari L., *Cultura della ricerca e pedagogia. Prospettive epistemologiche*, Roma, Carrocci, 2007

Notti A. M., *Valutazione educativa: sperimentazione della ontologia*, Lecce, Pensa Editore, 2009

Id., *Valutazione e contesto educativo*, Lecce, Pensa Editore, 2010

Paparella N. (a cura di), *Ontologie, simulazione, competenze*, Lecce, Amaltea, 2007

Id. (a cura di), *Il progetto educativo. Prospettive, contesti, significati*, Roma, Armando, 2009

Pontecorvo C., *Manuale di psicologia dell'educazione*, Milano, Il Mulino, 1999

Reale G., Antiseri D., Laeng M., *Filosofia e pedagogia dalle origini ad oggi*, vol. II, Brescia, La Scuola, 1986

Semeraro R. (a cura di), *Valutazione e qualità della didattica universitaria*, Milano, Franco Angeli, 2006

Sola G. (a cura di), *Epistemologia pedagogica*, Milano, Bompiani, 2002

Kaiser A., *Pedagogia e ontologia*, Brescia, La Scuola, 2003

Xodo Cegolon C., *L'occhio del cuore. Pedagogia della competenza etica*, Brescia, La Scuola, 2001

Filippo Grasso

**CONOSCENZA E STRUMENTI OPERATIVI
PER LO SVILUPPO TURISTICO NEI TERRITORI LOCALI**

1. Considerazioni introduttive

Oggi più che mai, in un'epoca caratterizzata da forti contraddizioni economiche in cui le politiche finanziarie non sembrano agevolare meccanismi di ripresa, il territorio, inteso come *luogo* specifico ove una comunità di persone agisce, vive e produce, deve riscoprire le proprie identità in dialogo tra tradizione e innovazione; della terra delle quattro stagioni e della destagionalizzazione, dell'autenticità e delle esperienze vere, dell'internazionalizzazione per aprirsi al mondo, della sostenibilità ambientale, della montagna e del mare come sistema di valori, della filiera corta per promuovere la qualità e salubrità dei propri prodotti, della formazione e della semplificazione per valorizzare l'impegno imprenditoriale degli operatori; e inoltre della complessiva qualità della vita: qualità dell'ambiente e dell'accoglienza, dei prodotti e delle offerte del territorio, ma anche dei servizi, delle infrastrutture, della mobilità, delle relazioni sociali. Sempre più la qualità della vita influisce e influirà sulla scelta di "dove" fare la vacanza. Un territorio dove sia piacevole e stimolante vivere, incontrarsi, studiare, lavorare e fare aggregazione sociale ed economica.

Occorre che in questo contesto non si perda di vista il bisogno di competitività che fonda le sue ragioni sulla qualità, sulla formazione e sulla riqualificazione delle risorse umane. Innanzitutto rafforzando l'integrazione dei suoi sistemi di valore: la

formazione (anche di tipo manageriale) e la ricerca, la rete culturale, quella sportiva, quelle dell'ospitalità, del volontariato, della solidarietà, la filiera dell'agricoltura, il sistema della cooperazione, la legislazione ambientale, la gestione ecocompatibile del territorio e dell'energia. Da queste riflessioni, prende spunto il presente lavoro che identifica il turismo come la struttura portante del territorio e per questo si impone una visione d'insieme dello sviluppo, che privilegi: l'ottimizzazione delle risorse; l'efficienza dei servizi; un progetto unitario di promozione per essere competitivi sui mercati nazionali e internazionali. Di qui la necessità di una "governance" che valorizzi al meglio le risorse, monetizzando le opportunità offerte dai mercati

2. Dal turismo ai "turismi"

Il turismo riveste un ruolo fondamentale nello sviluppo socio-economico dei territori locali sia per le forti dinamiche di crescita che lo hanno caratterizzato sia per il progresso che rappresenta e per il forte impatto che genera sulle risorse umane e infrastrutturali.

Tutte le volte che si parla di politiche turistiche le analisi statistiche si incentrano esclusivamente sul tema della promozione, quasi che, miracolosamente, l'investimento di maggiori risorse su questo versante potesse concretamente influire di per sé sull'aumento dei flussi turistici nei vari territori. E tutto ciò, per altro, dimenticando che il più delle volte non c'è neanche un prodotto turistico da promuovere, attesa la quasi totale latitanza di strategie in tal senso.

Le strategie di sviluppo turistico dei territori e dei turismi, dovrebbero essere alla base delle decisioni del settore pubblico e privato. Per rendere proficuo questo rapporto, comunque insopprimibile, il medesimo va governato con un'attenta programmazione.

Occorrono interventi correttivi, vista l'impossibilità di spendere i finanziamenti 2007-2013, proprio per avviare quelle politiche di sviluppo fondate sulla possibilità di "mettere a sistema" il turismo con il conseguente avvio di una "cabina di regia" che coinvolga tutti gli attori territoriali, pubblici e privati, (sulla cabina di regia, per esempio si veda: "Attuazione del piano straordinario per la valorizzazione del patrimonio culturale, forestale e costiero regionale". Atti della giunta regionale della regione siciliana del 14 novembre 2011 n. 303).

Occorre pensare a un nuovo modello di governance che veda l'integrazione dell'apporto pubblico-privato come il processo di una nuova e convinta azione di collaborazione e concertazione che potrà rappresentare il fattore discriminante delle politiche di sviluppo. Queste politiche devono pertanto essere interiorizzate da tutti gli attori presenti su un territorio. Integrazione quindi come obiettivo di aggregazione fra soggetti diversi e prodotti diversi, secondo una logica di concertazione, che presuppone condivisione degli obiettivi e delle azioni che si intendono intraprendere. Per emergere nel mercato, oggi sempre più competitivo, è indispensabile passare da una logica individualistica a una sistemica, aumentando le forme di collaborazione e coordinamento fra gli attori presenti su un territorio. Per esempio creare un'opportuna

programmazione territoriale svolta da centri studi e di ricerca specializzati, dove determinante sarà il ruolo delle Pro-loco territoriali, nella pianificazione dei processi di sviluppo turistico negli ambiti territoriali. Le Pro-loco in questa logica, costituiranno un'importante opportunità di integrazione fra prodotto e turista.

Pensare al bene comune del territorio, da parte di tutti gli operatori del settore turistico, fa del turismo il naturale volano di sviluppo per le città e i borghi, le cui preziose testimonianze storiche, naturalistiche, gastronomiche, culturali e dalle opportunità inesprese, come, ad esempio, il fenomeno del turismo minore non ricompreso nei circuiti delle offerte dei pacchetti turistici, e lo slancio con il quale sinergicamente contribuiscono alla produzione di un prodotto turistico innovativo basato sui nuovi orientamenti internazionali quali l'immagine, il marchio "de.co" (denominazione comunale), il brand di qualità e l'esperienza.

3. Cultura turistica, formazione delle risorse umane

Un concetto comunemente espresso è l'importanza di una cultura turistica da rafforzare con un'azione di marketing interno. Esso può essere considerato per certi versi più importante del marketing esterno. Se non si formano le persone non si va lontano, né in termini di progettazione, né in termini promozionali e commerciali. Per qualsiasi ipotesi di marketing territoriale assumono un ruolo importante le risorse umane; il saper definire le competenze nelle loro molteplici e varie espressioni,

rappresenta un valore fondamentale del territorio, l'unicità e l'autenticità che gli sono propri.

Il marketing territoriale deve operare dunque in primo luogo dentro il territorio con gli attori e la popolazione che ci vive e ci lavora. È essenziale che i residenti, operatori e non, prendano attivamente parte alla promozione del luogo e siano in grado di fare sistema. In questa logica è importante formare una nuova generazione di “interpreti” della cultura turistica locale, riscoprendo la propria identità locale, guardando al futuro nel sistema della qualità, professionalità e innovazione in quanto favorirebbe sia il mondo della formazione che quello del lavoro, facendo in modo che non siano tra loro scollegati e realizzino così una adeguata piattaforma di placement. È per questo che il migliore investimento è sulla risorsa umana. Occorre che la scuola, l'università, la formazione professionale (vedi fig. n. 1) dialoghino con i territori per favorire l'incontro tra la domanda e l'offerta, generando importanti impatti positivi sulla “destinazione”, creando opportunità occupazionali e di rivitalizzazione del sistema economico per le piccole imprese.

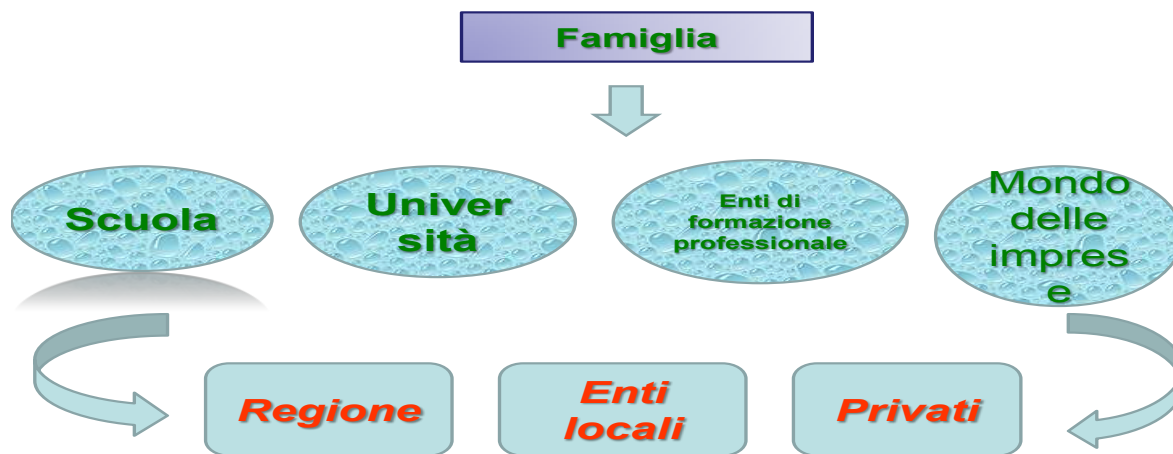


Fig. n. 1 - Modello territoriale del "sistema dell'apprendimento"

Aspetti non trascurabili sono l'interdisciplinarietà delle materie umanistiche, territoriali, economiche e sociali con l'obiettivo di preparare figure professionali al fine di programmare e pianificare i piani di sviluppo turistico locale. Discipline, queste che vedono il ruolo principale dei "nuovi turisti" innovatori del turismo: si vanno affermando stili di vita che tendono all'abolizione delle gerarchie tra alta e bassa cultura, la ricerca di una conoscenza vera del luogo, l'apertura nei confronti della diversità, la destagionalizzazione (*short break*), il bisogno di fare turismo per sentirsi realizzati e non più per celebrare l'appartenenza alla società industriale. Attraverso lo studio delle tecniche di analisi swot e della "customer tourist", si attiveranno corsi di aggiornamento di riqualificazione professionale, per capire i continui cambiamenti delle competenze richieste agli operatori turistici, che fanno parte di una catena integrata dell'offerta le cui competenze giuridiche sono

riconosciute dall'U.E., quali le figure di direttore tecnico, guide e accompagnatori e interpreti turistici.

Il turismo diventa, così, fattore di sviluppo locale: la comunità locale cerca di non essere più dipendente dalla domanda e si sviluppa il concetto di turismi integrati e di qualità.

L'operatore turistico (vedi fig. n. 2) nel contempo assume la funzione di facilitatore dei processi aggregativi, che sa coinvolgere gli stakeholders nella progettazione di piani turistici locali suscitando capitale sociale, fatto di fiducia istituzionale e organizzativa, in funzione di uno sviluppo sostenibile grazie alla capacità di mettere insieme saperi e creatività.

Le comunità locali beneficeranno delle competenze professionali che “caratterizzeranno” la scelta dell'offerta turistica, associandola alle risorse naturali e antropiche e integrandola con altri settori economici; trasformando il proprio territorio in “prodotto” di qualità e facendo dei turismi tra loro individuati e integrati una delle principali attività economiche locali. In definitiva, i territori saranno, sempre se lavoreranno in rete, capaci di proporre prodotti competitivi e di offrire maggiori servizi di qualità.

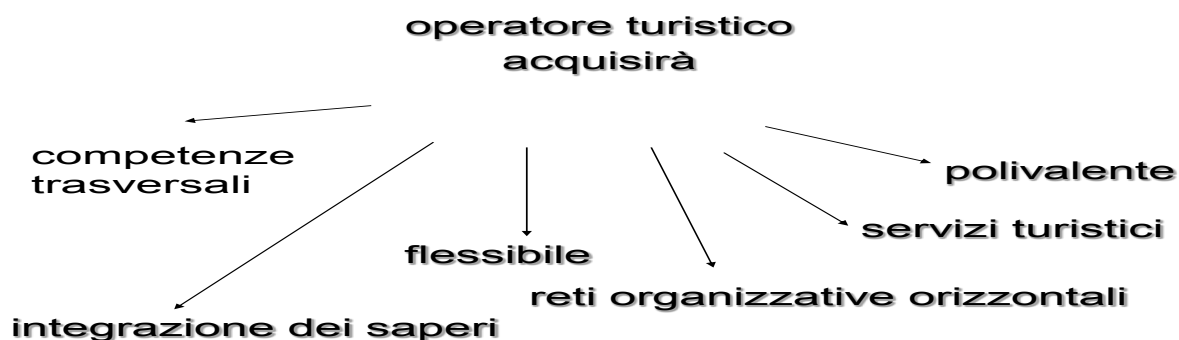


Fig. n. 2 - Acquisizione delle competenze professionali (cfr. N. Costa, *Analisi e progettazione reti territoriali per il turismo*)

L'attenzione alla qualità deve essere una costante per tutti coloro che operano nel turismo sia in un'accezione "micro", per quanto riguarda le strutture, i servizi, il rapporto con i clienti, sia in un'accezione "macro", riferita a una qualità complessiva di un intero territorio sotto i profili ambientale, urbanistico, paesaggistico, dei servizi esistenti per residenti e turisti, della qualità di vita.

L'integrazione tra turismo, agricoltura e tutela dell'ambiente può rappresentare la risposta vincente. Risulta anche importante rafforzare la concertazione fra le parti sociali e le azioni di supporto agli operatori per lo sviluppo del prodotto.

Di questo sono pienamente consapevoli tutti gli operatori turistici che il posizionamento sul mercato dei propri territori e il gradimento del brand locale può innescare sistemi virtuosi di ascesa economica e di promo-commercializzazione del prodotto turistico locale.

4. Per un nuovo modello di governance nei territori

Gli elementi strategici che favoriscono consapevolmente le scelte di politiche idonee, mediante opportune e integrate conoscenze delle realtà storico-geografiche delle comunità locali servono a promuovere la crescita economica sostenibile del prodotto “turismo” nel sistema locale, a immaginare una progettualità turistica coerente con i bisogni della domanda e offerta del “turista-consumatore”, a incentivare con opportune iniziative la tipizzazione dei prodotti eno-gastronomici delle comunità locali e degli agriturismi, abbinati alla ricerca del “paniere dei sapori e dei saperi”.

Con l'aiuto dello studio osservazionale del mercato e l'analisi della sua interazione, il territorio potrà necessariamente promuovere le sue attrattive per entrare in competizione.

Applicando questo concetto alla realtà locale delle nostre province, così ricche di potenzialità spesso inesprese, soprattutto nel settore turistico, il fattore critico di successo è rappresentato dalla capacità di offrire al sistema degli investitori e delle imprese un progetto tale da indurre alla scelta della localizzazione del proprio territorio.

La globalizzazione ha reso necessaria, da parte degli organi decisori, governo ed enti locali, la costruzione di un piano mirato ad attrarre investimenti, a realizzare progetti integrati e a mettere in comunicazione imprese e istituzioni, con l'ausilio del

sistema di rete della unioncamere, che rappresenta un anello di raccordo tra le due realtà locali.

Far vincere il territorio attraverso le azioni di marketing significa avere capacità creativa e coraggio a progettare il futuro del territorio in maniera strutturale e stabile, storicamente frenato dalla litigiosità politica, dalla lentezza della burocrazia e dalla presenza di un sistema infrastrutturale carente.

È da qui che occorre ripensare ai “turismi” nei territori, che coinvolga le fasce di età adulte, dando centralità e strategicità al settore chiedendo uno sforzo notevole a tutti i rami, non solo dell’amministrazione pubblica ma anche agli operatori economici territoriali per alimentare scelte coerenti verso la rinnovata attenzione nei confronti delle politiche turistiche.

Ripensare alla politica del turismo significa, quindi, che ogni scelta, dall’agricoltura all’economia, dalla cultura alla formazione, fino al turismo sanitario, avrà come punto di riferimento la centralità delle stesse politiche turistiche, della ricettività e dell’accoglienza a partire dalla promozione delle attività in Italia e all’estero che dovranno essere poste al servizio diretto dell’incentivazione dei flussi turistici, verso le destinazioni territoriali della nostra regione.

Il problema legato alla scarsa competitività sul mercato a livello internazionale, che vede solo in alcuni casi punte di eccellenza, suggerisce ai consorzi agrituristici e alla filiera dell’enogastronomia, per esempio, di rispondere alla domanda di riorganizzazione, sul territorio ove operano, per collegare il mercato delle produzioni

locali allo sviluppo turistico e alla costruzione di adeguati ed efficienti sistemi network di mercato, favorendo la concentrazione territoriale (si vedano i Poli Turistici) delle azioni organizzative tra le categorie di produzioni vinicole.

Solo attraverso la riqualificazione del territorio, la promozione dello sviluppo locale e la rivalutazione delle risorse culturali del paesaggio è possibile creare una seria politica di attrattiva turistica presso la destinazione dei nostri territori, per l'offerta di un'ampia gamma di servizi del prodotto turistico attraverso la creazione del centro polifunzionale territoriale.

Perseguire una visione unitaria delle strategie turistiche e culturali significa rispondere, con gli strumenti della governance alla dispersione istituzionale, vera criticità per l'ottimizzazione della spesa e per l'efficacia degli obiettivi. Costruire una politica programmatica e stabile si pone come obiettivo qualificante per l'efficacia di una strategia unitaria turistica in ogni sua fase, nell'ottica di favorire la connessione della programmazione locale con quella regionale e sostenere le azioni utili al miglioramento della competitività dei singoli prodotti turistici territoriali (alcuni approfondimenti su governance, tematismi e aspetti infrastrutturali sul turismo capace di garantire uno sviluppo del territorio sostenibile, come vera risorsa per i territori, e con una ricaduta economica e sociale in loco si trovano sul numero monografico di «Rassegna Economica» n. 1/2012).

Avviare una progettazione in co-marketing significa, quindi, essere convinti che la scelta delle azioni condivise possa essere la scelta più giusta e sensata, per rispondere

in maniera concreta e coerente al difficile momento finanziario dei territori regionali, senza lasciare le comunità locali prive di risposte e di prospettive.

È indubbio che il territorio siciliano, continui a esercitare un grande fascino sui viaggiatori italiani e stranieri: ciò accade ormai da secoli, ed è pertanto legittimo pensare che non si tratti di un'attrazione episodica.

Le stesse strutture ricettive (alberghi, residenze, agriturismo, B&B, campeggi) sparse sui territori rurali della nostra isola che registrano costantemente il pieno di clienti, sono costituite da piccole aziende a conduzione familiare, interamente impegnate nei servizi di ospitalità.

Il processo decisionale del consumatore turistico viene influenzato in maniera sostanziale dalle determinanti della domanda e, più nello specifico, dal reddito disponibile e dalle motivazioni. Le motivazioni, in particolare, giocano un ruolo fondamentale sul comportamento d'acquisto del turista, poiché indirizzano la scelta sia di una determinata destinazione e/o la visita di più località all'interno di questa, sia dei beni e servizi che compongono il paniere turistico (strutture ricettive e di ristorazione, in primo luogo). La componente motivazionale consente, dunque, di ricondurre all'interno della domanda turistica differenti tipologie di turismo, caratterizzate dalla presenza di categorie omogenee di consumatori, associati tra di loro da comuni desideri e interessi. È importante considerare che è possibile segmentare il mercato distinguendo categorie di turisti che esprimono motivazioni prevalenti, se non addirittura esclusive, che si traducono poi nell'individuazione di

una determinata tipologia di vacanza e nella fruizione di una data risorsa e altri, invece, con motivazioni concorrenti, che associano a una certa tipologia di vacanza i caratteri di altre tipologie.

A riguardo si deve notare che un singolo motivo è raramente identificato come la sola ragione di un viaggio e che, in genere, si riscontra una combinazione di motivazioni, sebbene possa trovarsene una che sia prevalente sulle altre. Secondo questo approccio teorico, dunque, ogni vacanza rappresenta un compromesso tra una molteplicità di fattori motivazionali, tra i quali uno può costituire la motivazione dominante.

Analogamente, la scelta di una vacanza può assicurare a tutte le componenti motivazionali di essere almeno parzialmente soddisfatte.

L'organizzazione degli eventi risulta indubbiamente strategica per lo sviluppo del settore turistico in Sicilia, la cui redditività alberghiera e il cui patrimonio immobiliare territoriale destinato al medesimo settore sono caratterizzati in genere da un numero medio di stanze molto basso che non consente una gestione razionale dell'albergo con il rischio che nel tempo questi immobili vengano convertiti ad altra destinazione. Attrarre un maggior flusso di turisti non solo "interni", ma soprattutto esteri, porterà benefici nella crescita del potenziale territoriale in termini di risorse economiche, strutturali e occupazionali.

5. L'organizzazione degli eventi come offerta turistica

È questa la vera risorsa della straordinaria vocazione all'ospitalità della popolazione siciliana. I cittadini della nostra regione nutrono un affetto profondo per il loro territorio e sono orgogliosi di farlo conoscere a quanti visitano la nostra regione.

Nello stesso tempo, il variegato universo delle associazioni locali è impegnato in una gara di collaborazione, per valorizzare, attraverso i “percorsi alternativi minori”, le bellezze del loro territorio, mettendole a disposizione dei propri cittadini e offrendole all'attenzione dei visitatori.

Questa sinergia contribuisce, a sua volta, a rafforzare l'orgoglio territoriale dei cittadini e il loro piacere ad accogliere i “viaggiatori”.

Per esempio, il segmento del settore vinicolo continua a essere molto importante, si intreccia pienamente, con le altre risorse dei nostri territori: il fascino della campagna, la bontà dei suoi prodotti, la qualità delle manifestazioni culturali, la bellezza dei beni storici e culturali, la grazia dei centri storici delle città e dei paesi dell'entroterra.

Occorre migliorare ulteriormente la qualità media dell'offerta turistica lavorando soprattutto sulla tempistica della promozione: programmi ed eventi a rilevanza turistica vanno comunicati in tempo debito affinché siano uno strumento effettivo di promozione del territorio.

È necessario adoperarsi per migliorare le infrastrutture di mobilità interna alla regione: oggi è più facile raggiungerla dall'esterno che muoversi speditamente al suo interno. Fare di più per allungare i flussi turistici di stagionalizzazione nel tempo e nello spazio. Nel riorganizzare rapidamente la governance del turismo regionale pone le basi per un obiettivo prioritario che realizzi politiche pubbliche più efficienti ed efficaci, ottimizzando la riflessività delle istituzioni pubbliche per migliorare l'efficacia delle sue politiche, organizzando a livello territoriale un buon servizio di raccolta dei dati sui flussi turistici e utilizzandoli allo scopo di avere una conoscenza più approfondita e raffinata sui nostri ospiti e sulle dinamiche del settore. Dare vita a una cabina di regia territoriale turistica, che comprenda, oltre alla promozione turistica, anche l'enogastronomia, l'agroalimentare e la produzione animale, per rilanciare la strategia della presenza unitaria sul territorio, per la partecipazione piena e attiva dei privati e della loro capacità di organizzazione dell'offerta turistica. L'obiettivo evidentemente, è quello di costruire un'offerta turistica organizzata e diversificata, sotto il profilo dell'accoglienza, e basata sulla capacità degli operatori privati di consorziarsi sul terreno dell'offerta turistica e sull'ascolto della domanda del turismo di qualità.

Il successo dei servizi turistici, inteso anche come insieme di attività localizzate all'interno di uno specifico territorio, dipende quasi interamente dalla loro pubblicizzazione, ossia dalla qualità e quantità di informazioni di cui il potenziale utente può fruire.

6. Gli strumenti di sostegno ai “turismi” nei territori

L’adozione di politiche sostenibili nei territori non implica lo smantellamento delle destinazioni mature, ma richiede sostegno e attenzione costanti per salvaguardarne le performance per la ricerca, soprattutto per quelle aree finora considerate marginali, di nuovi modelli di sviluppo, caratterizzati da minor impatto (il cosiddetto turismo d’impatto minore o turismo di prossimità).

Le politiche turistiche non possono impedire il flusso costante del turismo di massa, ma possono segmentarlo, ricercando convergenze tra offerta e domanda, entro una coerenza di proposte che originano dal concetto di “turismi” e dai suoi valori. La proposta di vacanza, l’esperienza turistica o, più prosaicamente, il prodotto-vacanza, è quasi sempre composto anche dal “paesaggio”. Tutelarlo significa opporsi con successo alla standardizzazione, alla banalizzazione di una proposta che per molti attori del mercato è semplicemente un “divertimento replicabile” acquistato e impiantato nell’area. L’offerta di una pluralità di prodotti e quindi la capacità di soddisfare una domanda differenziata con l’infrastrutturazione per l’offerta turistica “mirata” e crescente qualificazione delle strutture ricettive garantiscono una governance efficace.

In questo contesto si inseriscono una serie di strumenti di governance territoriali che mediante l’attivazione di fondi comunitari consentono ai territori locali di gestire

“a regia diretta” progetti e attività direttamente finanziati da soggetti pubblici e privati consorziati tra loro.

Sono tra questi i Gal (gruppi di azione locale); i Gac (gruppi di azione costiera); i Distretti Turistici; le aree mercatali; i centri commerciali naturali; gruppi di intervento sulla ruralità o sulla agricoltura di prossimità, (vedi fig. n. 3).

Nella regione siciliana, questi strumenti finanziari capaci di integrare la domanda territoriale con la formazione e la costituzione di piccole imprese turistiche e agricole, costituiscono la stragrande maggioranza di possibili e fattivi interventi sui territori. Basti pensare ai bandi già in essere dei Gac e dei Gal di diversi milioni di euro che insistono sui territori sia rurali che costieri per dare nuova linfa e respiro ai singoli operatori della filiera turistica agricola e del pescato.

Un esempio è la possibilità di creare strutture ricettive quali il paese-albergo o albergo diffuso che costituisce un forte volano di sviluppo economico locale (rurale o dei piccoli centri), che contribuisce a rivitalizzare quei comuni fino a 5000 abitanti a significativa e riconosciuta vocazione turistica e a far rinascere borghi abbandonati. Realizzare una rete di comuni del comprensorio che progetti, implementi e realizzi “l'albergo diffuso” rappresenta un'occasione per sperimentare e proporre al mercato della domanda turistica nuovi stili di vita, offrendo la propria ospitalità e cultura senza rinunciare agli standard di qualità. Per fare questo occorre però una riconosciuta capacità di mettersi in insieme, di “fare sistema” tra imprenditori, attori locali e istituzioni pubbliche.

Oppure il progetto per la costruzione dei Centri Commerciali Naturali, che rivitalizzano il tessuto economico in piccoli “spazi turistici” condividendo una politica di sviluppo e la promozione dell’area ove operano. Siamo convinti che i diversi progetti porteranno benefici economici e sociali ai comprensori rurali e costieri. Sulla realtà delle “aree mercati”, norma approvata dalla regione siciliana (novembre 2011 art. 10) è bene accennare a queste “aree agricole di prossimità” urbana che sono sottoposte a una pressione eccezionale quale conseguenza dell’espansione dell’urbanizzato e delle infrastrutture a esso collegate. Tale pressione condiziona e limita l’imprenditoria agricola presente su queste aree attraverso lo spezzettamento dei fondi, l’abusivismo, l’incertezza contrattuale, il problema della sicurezza. In realtà la vicinanza della città può offrire opportunità importanti alle aziende agricole legate alla prossimità a un potenziale mercato, quali il bisogno di qualità e sicurezza dei prodotti alimentari, la richiesta di fruizione del territorio e la possibilità di fornire servizi di qualità ambientale. Il mantenimento di un tessuto consolidato di connessione tra la città e la campagna, attraverso il contributo di un’agricoltura sostenibile e fortemente relazionata con il territorio urbano, può essere considerato un “bisogno” in termini di qualità del vivere, avente per lo meno pari titolo rispetto ad altri bisogni come i trasporti, la casa, il km 0. In questa realtà i Gal e i Gac, insieme ai Distretti Turistici, costituiscono la sintesi delle azioni progettuali, in quanto trasferiscono nelle aree rurali e costiere le competenze e gli strumenti necessari per lo sviluppo armonioso dei territori, necessità questa per garantire un

equilibrato sviluppo socio-economico. In particolare, i Gal potranno mettere a disposizione del territorio il proprio modello di gestione, sperimentato in questi anni, aiutando le piccole realtà territoriali, nelle fasi progettuali e di gestione dei progetti finanziati, snellendo i sistemi burocratici imposti dalla pubblica amministrazione (una sola partita Iva, una sola posizione alla camera di commercio, etc... basti pensare agli attuali progetti di cooperazione, quali per esempio le aree mercati, svolti con enti pubblici e privati).

I Gac porteranno contributo economico e sociale ai piccoli borghi marinari della costa regionale incentivando e rafforzando le azioni della pesca-turismo e dell'ittiturismo e della filiera del pescato (vedi Distretto della pesca). Contribuendo così a creare un volano per l'attività economica della pesca e dei pescatori. In questo contesto le aree mercatali costituiscono la vendita diretta a km 0 ai turisti e abitanti del luogo. Oppure la creazione dell'indotto attraverso il turismo subacqueo con la creazione e visitazione di musei subacquei con percorsi guidati. Circuito dei siti archeologici marini, rotta dei Fenici, circuito sulle tracce dell'antica sicilia ebraica con gustazione enogastronomica del menu kosker di pietanze mediterranee (si vedano i siti web degli assessorati alle risorse agricole, i piani di sviluppo rurale, assessorato al turismo e alle attività produttive, dove sono presenti quantità innumerevoli di informazioni in merito).

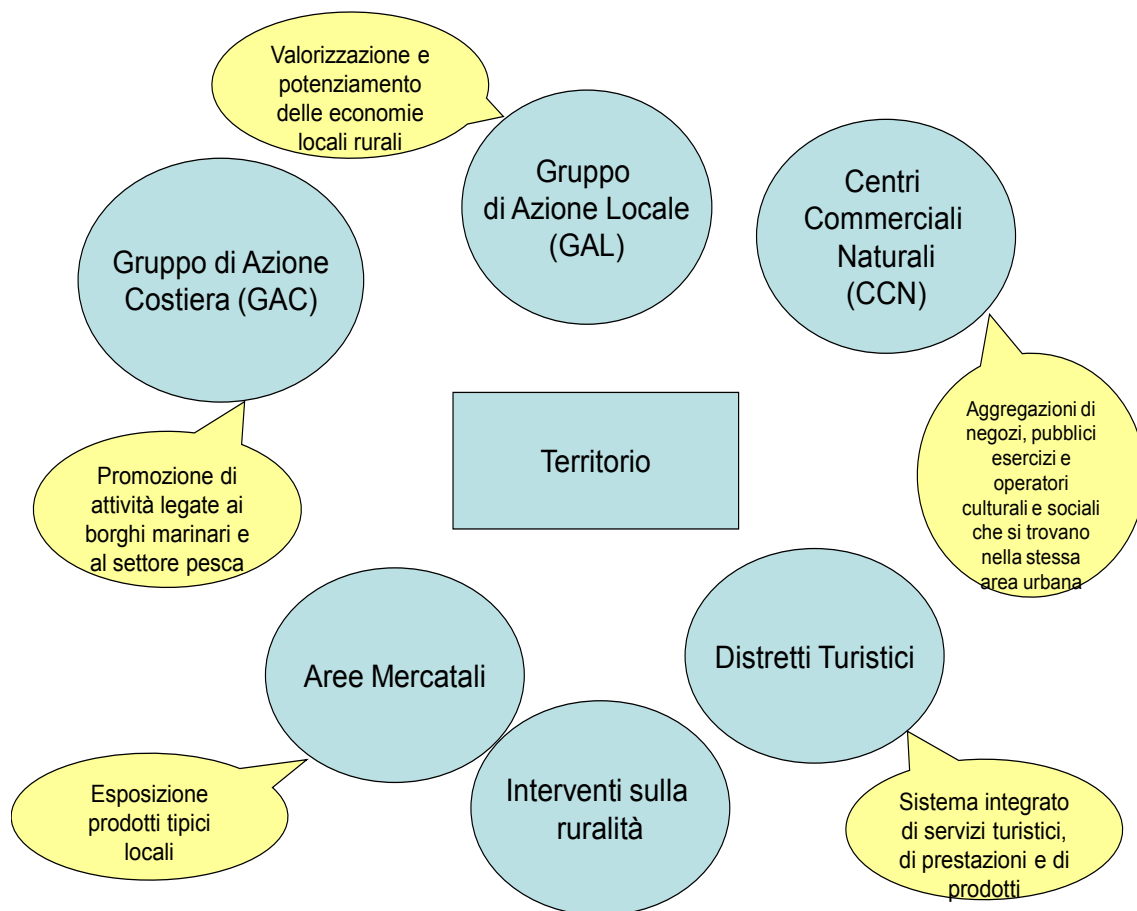


Fig. n. 3 - Il sistema di governance nei territori

Il prossimo ciclo programmatico europeo 2014-2020 rappresenterà, nelle intenzioni dei politici della U.E., il rilancio strategico di un nuovo modello di governance per lo sviluppo della “politica dei luoghi”. In buona sostanza i Gal interpretano il “genius loci” contro gli effetti incontrollabili indotti da una globalizzazione non governata adeguatamente e dominata dalla finanza speculativa,

si riparte dalla persone, dalle comunità locali interpreti dei luoghi. Ripartire dalle comunità locali significa ripartire contestualmente dai tre valori, risorse e carismi fondamentali della nostra civiltà: identità, sviluppo e democrazia. In questo nuovo modello di governance dei territori i singoli comuni rappresentano il luogo nel quale più vicine, sino a sovrapporsi, sono le dimensioni della democrazia diretta e rappresentativa.

Alla luce degli scenari che si potranno prospettare a vantaggio dei territori occorre operare dei correttivi su alcuni ambiti quali la rivisitazione di piani strategici di politiche turistiche comunali in ottica di sistema comprensoriale legate a tematicità o identità comuni; miglioramento strutturale e organizzativo delle politiche turistiche comunali accompagnata da un'implementazione coordinata anche con sistema a rete per l'offerta di un unico prodotto; forte attenzione all'associazionismo locale quale la presenza operativa delle Pro-loco, come fattore di coesione sociale; creazione di piani di comunicazioni comprensoriali che invitano all'accoglienza e alla ospitalità dei luoghi; riposizionamento delle offerte sui prezzi di mercato da parte delle strutture ricettive ed extraricettive; potenziamento degli interventi in termini di viabilità e trasporti: con interventi quali, per esempio, lo sviluppo di un sistema di trasporti pubblici integrato in tutte le località turistiche; capacità di coordinare gli eventi e congressi tra piccoli territori in ottica di turismo integrato e infine la capacità di mettersi in rete per gestire i prossimi fondi comunitari regionali.

7. Considerazioni conclusive

Il territorio è ritornato a essere il centro dell'attenzione da parte della classe imprenditoriale e politica locale, e con il territorio tutto ciò che ne costituisce la ricchezza.

Dall'analisi sinora svolta si evidenzia quanto mai sia urgente e imprescindibile rispetto a qualunque altra priorità la necessità di un piano organico e condiviso che permetta lo sviluppo competitivo della filiera turistica assunta come fattore centrale e strategico per lo sviluppo economico dei territori.

È indispensabile che ciascun territorio e in particolare quelli a prevalente vocazione turistica, individuino sulla base di opportuni e appropriati criteri di qualità, un modello di gestione integrata della governance tra i territori per cogliere le principali funzioni non solo di informazione e accoglienza turistica, promozione e commercializzazione della destinazione dei prodotti turistici tanto nei mercati di prossimità che nei propri territori, ma anche di coordinamento dei processi decisionali tra enti pubblici e privati in tema di finanziamenti sia regionali che della U.E.

I territori devono ritornare a essere protagonisti dello sviluppo economico e sociale dei propri luoghi.

L'integrazione delle competenze professionali e delle attività delle realtà del terzo settore con le strutture tradizionalmente impegnate nella promozione e nella commercializzazione turistica permette la pianificazione strategica, di analisi

settoriale, di elaborazione progettuale, di scambio di informazioni, di aggregazione e di interazione tra soggetti, per la predisposizione di un'unica linea guida i cui obiettivi positivamente conseguiti a livello occupazionale avranno una ricaduta stabile e strutturale in tutti i settori del comparto turismo.

Alla luce di quanto analizzato nel presente lavoro è importante, a mio avviso, sottolineare due aspetti: il primo riguarda il turista. Il turista oggi chi è?: è colui che desidera avere un prodotto integrato; è esigente, vuole guide turistiche specializzate e professionalmente di qualità in quanto attento alla dicotomia parola-gesto, vuole conoscenza dei territori che visita; non è un escursionista, un vacanziero, un pellegrino, un forestiero, un viandante, un viaggiatore, un esploratore, ma è un consumatore attento, responsabile ed etico.

Il secondo, riguarda gli operatori del turismo. È necessario che si operi una vera e propria metamorfosi del turismo. Da un concetto ancorato al solo prodotto a una più ampia visione di esperienza turistica, per incrociare sempre più il “paniere dei saperi e dei sapori” dei maggiori interlocutori dei nostri territori. Cultura, politiche e servizi turistici sono i tre pilastri cui dipendono le considerazioni sopra esposte affinché i territori riscoprano la propria vocazione e identità culturale da offrire al turista.

BIBLIOGRAFIA

1. Anselmi F. A., *Governare il turismo tra globale e locale agli inizi del XX secolo*. In «Rivista Italiana di Economia, Demografia e Statistica», vol. LXVI n. 1/2012
2. Biggeri L. et alii, *Statistica per le decisioni aziendali*, Ed. Pearson, 2012
3. Buttitta I., Palmisano M. E., *Santi a mare. Ritualità e devozione nelle comunità costiere siciliane*. Regione Siciliana Assessorato ai beni culturali, Palermo 2009
4. Cantone L., Risitano M., Testa P., *Strategie di sviluppo delle destinazioni turistiche e ruolo della marca territoriale*, Ed. Fr. Angeli, 2007
5. Capitano A., *Una nuova forma di “marketing territoriale”: il passaparola*. Ed. Rivista siti unesco, n. 4/2011
6. Costa N., *I professionisti dello sviluppo turistico locale*, Ed. Hoepli, 2005
7. Federturismo, *Turismo, prospettive e governance*, (cap. IV, *Quale formazione per il turismo*, a cura di Tito Livio Mongelli) Ed. Ebit 2008
8. Grasso F., Gargano R., Mondello M., *I consumi dei turisti e la spesa complessiva. Il caso della città di Messina*, in corso di stampa sugli Atti del Convegno Sistur, Palermo Ottobre 2012
9. Grasso F., Paratore S., *Il turista digitale: formatore di tendenza e vero promoter turistico*. In *Turismo e territorio analisi empiriche e approcci metodologici*, Mc Graw-Hill, 2012
10. Guido G., Bassi F., Peloso A. M., *La soddisfazione del consumatore. La misura della customer satisfaction nelle esperienze di consumo*, Ed. F. Angeli, 2010
11. Porretto A., Nasca F., *La programmazione strategica del turismo*, Ed. Pungitopo, 2008
12. Ruisi M. (a cura di), *Prospettive relazionali intra- e inter-aziendali nelle nuove tendenze dell'attività ricettiva turistica*. Ed. Aracne, 2011

13. Savelli A., *Turismo, territorio identità. Ricerche ed esperienze nell'area mediterranea*, Ed. F. Angeli, 2004
14. Tomaselli V., D'Agata R., Asero V. (a cura di), *Turisti per caso? Il turismo sul territorio: motivazione e comportamenti di spesa*. Ed. Bonanno, Roma, 2011
15. Trunfio M., *Governance turistica e sistemi turistici locali*, Ed. Giappichelli, 2008
16. Vigo C., *Arte e vino: l'etichetta d'autore come immagine del gusto*. Ed. Cicero, Venezia, 2007.

Luigi Rossi

**RAGIONE-CULTURA-SOCIETÀ.
A PROPOSITO DI ANTONIO BANFI**

1. Le presenti osservazioni sulla tematica filosofica dell'opera di Antonio Banfi mirano a ricostruire il concetto di ragione, elaborato teoricamente, nella forma più matura, nei *Principi di una teoria della ragione* del 1926. In tale opera, Banfi ripensa la grande tradizione filosofica, in questo caso Kant e Hegel, nell'intento di inquadrare nella linea ideale segnata dal loro pensiero, la "via" della ragione. Che in Banfi siano presenti e criticamente ripresi altri indirizzi filosofici molto più vicini cronologicamente a lui, non mi pare sia il caso di rammentare. Basti solo pensare a George Simmel (Banfi ne seguì le lezioni nel 1910-1911 a Berlino) e a Edmund Husserl (i suoi viaggi in Italia coincidevano sistematicamente con incontri con Banfi). Ma era con Kant e con Hegel che il rapporto era più intenso e più complesso teoricamente. In questo quadro, seppure schematico, le considerazioni di seguito svolte non mirano a effettuare una esegesi puntuale di "quanto" Kant sia presente nel discorso filosofico banfiano, ma piuttosto come "viva" e "operi" Kant nell'opera banfiana.

È lo stesso Banfi che ci spinge in questa direzione quando scrive che «Kant è uno di quei filosofi sui quali m'è toccato di rinnovare più volte i miei giudizi. Egli è tal

filosofo, che non si può esporlo senza interpretarlo» (ELK, vol. II, p. 99)¹. Una sola precisazione di carattere filologico si impone: ed è quella che Kant, in Banfi, “viene” dopo Hegel.

Banfi, negli anni 1907-1908, legge Hegel, particolarmente la *Fenomenologia dello Spirito*, talché, nel 1914, Hegel era per Banfi “il vecchio amico”. Di poco posteriore è la lettura di Kant: il primo scritto di Banfi al riguardo è del 1911 (*Note a proposito di Maine de Biran, Kant e la critica*). In questi primi scritti, il “problema critico” è concepito da Banfi come «un’attività che trascende sé stessa nelle sue forme particolari, ed ha quindi come immanenza la propria trascendenza» (ELK, vol II, p. 370). Nel 1926, il richiamo a Kant significa per Banfi la rivoluzione copernicana operata da quel pensiero per cui non si rivolge agli aspetti della realtà nella loro immediatezza ma al sapere in tutti i suoi livelli di intellegibilità. Se il problema critico è il paradigma della filosofia di Kant, la scoperta della legge trascendentale è il fondamento di tale paradigma. Ma mentre la rilevanza della rivoluzione copernicana di Kant rimane nell’ambito di una proposta gnoseologica, in Banfi diventerà il modello euristico dell’autocoscienza dell’unità di teoria e prassi all’interno della storicità, *id est*, umanità.

¹ I testi citati sono indicati tramite le sigle sotto riportate:

ELK = A. Banfi, *Esegesi e letture kantiane*, Urbino, 1969

RR = A. Banfi, *La ricerca della realtà*, Firenze, 1959

PTR = A. Banfi, *Principi di una teoria della ragione*, Roma, 1967

IFPFF = E. Husserl, *Idee per una fenomenologia pura e per una filosofia fenomenologica*, Torino, 1976

PFF = G. Simmel, *I problemi fondamentali della filosofia*, Firenze, 1920.

Il nucleo fondamentale della filosofia kantiana viene ripreso da Banfi e dilatato in due direzioni fondamentali: da una parte, nel senso dell'allargamento dei confini della ragione oltre i limiti segnati da Kant, con l'accentuazione della disposizione processuale oltre ogni chiusura, sia soggettiva che storica; dall'altra parte, nel senso del consolidamento dei due aspetti della razionalità, cioè l'universalità e l'autonomia. Ciò è reso possibile dal fatto che Banfi svolge il concetto di idea-limite kantiano applicandolo anche agli stessi concetti che diventano concetti-limite. E, inoltre, con la fondazione della ragione come "sistemica trascendentale" aperta. Nel primo caso, i concetti-limite perdono il loro carattere ontologico e assumono carattere metodologico, in quanto pongono il proprio contenuto per la libera elaborazione razionale. Nel secondo caso, la sistemica trascendentale, per la sua legge teorica interna, permette di considerare la ragione scientifica e la ragione filosofica come i due aspetti correlativi della razionalità che fonda l'unità dello spirito.

L'unità sistemica della ragione come processo nel quale ragione e realtà si presentano come idee-limite permette la comprensione di quella formalità del procedere che si riconosce come unità sistemica della cultura. E ragione e realtà esprimono, in Banfi, l'equivalente del nesso tra filosofia e crisi nel corso del '900. Nello scritto autobiografico del 1955, Banfi è esplicito: «Chi si è formato in Europa nei primi due decenni del secolo, ha dovuto rilevare attorno a sé una così radicale, complessa, concreta crisi di cultura, da persuadersi, sin dall'inizio, che validi potevano essere non un suo

rigetto di massima o il mito di una soluzione ideale, ma il suo riconoscimento e la sua analisi spregiudicata e profonda, al punto di porne in luce il senso positivo... Si proponeva per lui il problema del filosofare in quanto tale e del suo integrarsi in una sistematica aperta del sapere, in funzione di una legge teorica di sintesi, di distinzione, di sviluppo; di un criterio antidogmatico di continuità dialettica e di autocontrollo: il problema insomma della ragione» (RR, pp. 1-2).

Ripensare la crisi con la ragione rappresentava la via attraverso la quale era possibile ricostruire l'unità dei saperi come cultura, prodotto della prassi umana storica complessiva. Per cui la messa a punto della teoria della ragione consente a Banfi di dotarsi di uno strumento capace di comprendere e costruire continui livelli di intellegibilità, una illimitata conquista della realtà. In quest'ottica, la teoria della ragione di Banfi non è da iscrivere nello spazio di una nuova teoria gnoseologica.

2. Il sapere scientifico, come universale forma risolutiva dei piani dell'esperienza, si iscrive nella determinazione della trascendentalità della ragione come continua, progressiva autonomizzazione del rapporto conoscitivo. In questo processo di universalizzazione del contenuto determinato del conoscere, la scienza prosegue il movimento del sapere comune. Anche il sapere comune dipana il dato secondo i suoi rapporti costitutivi, lo connette ad altri e in ciò supera la sua parziale determinazione intuitiva connettendolo a un più vasto piano di oggettività. Ma il movimento del sapere

comune non si dipana per sistematica pura del conoscere e questo suo svolgersi nasce non da una legge teorica ma da interessi pratici (RR, pp. 371-381), non in un processo sistematico, ma in uno disarticolato e frammentario.

Ciò significa che la razionalità del sapere comune non è funzionalizzata a una legge autonoma di costituzione trascendentale, ma si risolve in presupposti di carattere valutativo. L'intreccio di rapporti che determina il sapere comune, quindi, vale solo relativamente a tali presupposti in funzione di posizioni particolari dell'esperienza e di loro particolari valutazioni. Esso non è affatto universale, e la validità di ogni membro è perciò assolutamente problematica. Di qui l'incertezza e l'instabilità del sapere comune, che solo l'atto del volere può scontare, perché in tale atto la personalità esce dalla sua determinazione, e la risolve, in unione a quella della realtà che le sta di fronte, nella propria libertà, in cui le posizioni determinate, il cui presupposto costituiva il fondamento del sapere, sono di principio negate (PTR, p. 104). Il sapere scientifico, a differenza del sapere comune, lascia valere effettivamente nella sua universalità il momento di relazione dei dati. E ciò non nel senso che essa sia semplicemente e astrattamente l'infinito sviluppo di tale processo, da cui ogni limite sia stato allontanato, ma nel senso che il suo momento relazionale è posto in esso nel puro valore razionale, come l'universalità autonoma in cui si risolve la determinatezza di ogni fenomeno (PTR, pp. 104-105).

D'altro canto, il senso della legge scientifica sta appunto in tale universalità, per cui

essa non rappresenta un semplice rapporto generalizzato, ma un momento del puro ordine relazionale, in cui l'obiettività del fatto scientifico si caratterizza indipendentemente dall'empiricità. All'interno di tale senso, sia il momento dell'illimitata ricerca empirica (induzione) come quello dell'astrazione generalizzante (deduzione) rappresentano l'attualizzazione dell'apriori razionale della scienza. Nella storia del sapere scientifico questi due momenti si sono spesso sovrapposti o resi antinomici, ma il loro contrasto è una dialettica che richiama e si fonda nella legge strutturale del sapere scientifico. Per tale legge, «il dato sperimentale non entra in questa nella sua crassa determinatezza, che è relativa alla determinatezza soggettiva dell'esperienza, ma solo in quanto centro di un sistema di relazioni che lo definisce funzionalmente, cioè come espressione di una legge» (PTR, p. 107). La determinazione dell'apriori razionale della scienza non significa riproporre una concezione della scienza unica, ma piuttosto il ricercare, nelle diverse direzioni del sapere scientifico, l'apriori che costituisce le scienze come tali. Una concezione dell'idea di scienza obbiettivamente unica ha determinato nella storia della cultura scientifica la limitazione e la semplificazione del campo del sapere, riducendo sia le sue direttive formali che il suo contenuto. Questa concezione si presenta, nella sua forma teoricamente più povera, nel positivismo di fine '800 (RR, pp. 160); d'altra parte, il riconoscimento di un'unica scienza ha per conseguenza anche il riconoscimento di un unico metodo: risultato che è in contrasto con la molteplicità delle direzioni del sapere scientifico e dei livelli

dell'esperienza. La preoccupazione che il piano metodico si risolva in una normativa intellettualistica e concettuale-realistica spinge Banfi ad una posizione sempre più critica verso quella metodologia che nei primi anni '30 vede nel modello fisico-matematico l'unico modello di spiegazione della realtà (RR, pp. 307-314; 168-190); è la stessa critica che muove, su un piano diverso, a Kant. La pluralità della direzione del sapere scientifico nella sua varietà esprime l'esigenza teoretica dell'unità dell'esperienza (natura-spirito). In questo caso la metodologia si presenta, nella sua costituzione, come metodo critico che ha funzione comprensiva (nel senso di spiegare, *erklären*), non certo normativa e didattica. Essa tende a riconoscere una legge teorica in generale, il criterio che determina i molteplici procedimenti e garantisce la loro indipendenza di metodo e di contenuto e nello stesso tempo illumina il senso teoretico e lo integra in una unità con altri procedimenti.

Nel passaggio dal sapere comune al sapere scientifico, il dato empirico è funzionalizzato ("la risoluzione relazionale del dato") alla legge scientifica, per cui esso non si presenta nella sua forma intuitiva ma in quella razionale. Lo stesso avviene per la specificazione del carattere funzionale dei concetti scientifici. Una concezione realistica dei concetti scientifici rende astratto il loro significato e uso. Tale concezione non può che fondarsi sul momento intuitivo (PTR, pp. 51-61) del conoscere e riflette quindi la problematicità di un'idea del conoscere come rispecchiamento di dati obbiettivi.

In realtà, la funzionalità dei concetti scientifici come momenti del sistema relazionale

della scienza, vale in quanto momento dell'ideale obbiettività del sapere scientifico. I concetti scientifici valgono nella loro funzionalità e il progresso della scienza consiste nell'accentuazione di tali caratteri dei suoi concetti, il che le concede di liberarsi da ogni residuo dogmatico, di estendere e unificare il proprio processo, di non fingere ipotesi se non nei limiti che esse valgono come posizione della sua esigenza razionale, di garantire il tal modo la propria continuità teoretica.

«Tale sviluppo ha evidentemente il suo limite ideale nella precisa ed universale definizione della sua ontologia categoriale» (PTR, p. 109).

Tale loro risoluzione permette di considerare l'ontologia categoriale della scienza nella sua sistematicità. L'ontologia categoriale non è né un apriori né un oggetto che si pone al pensiero scientifico. Essa si determina come attualità dell'infinito apriori della scienza come legge del suo processo; legge trascendentale che garantisce la progressiva universalizzazione del dato empirico. «La scienza perciò crea a se stessa, nel suo procedere, il proprio sistema categoriale, in quanto attraverso rinnovati tentativi, attraverso la dialettica per cui essa trapassa dall'esperienza alla legge, dall'ipotesi alla prova, attua nel contenuto concreto del conoscere l'esigenza del momento razionale che la caratterizza» (PTR, p. 110). Da questo punto di vista il procedere della scienza, ma sarebbe più esatto dire delle scienze, nella sua interna dialetticità non si presenta come processo di crescita cumulativo e interno, ma, da una parte, recepisce stimoli ed elementi extrateorici provenienti dalla complessità dell'esperienza; dall'altra, si articola in modo

frammentario prima di raggiungere una nuova ideale obbiettività. Nel procedere scientifico ogni risultato raggiunto è relativo, ma ciò che non è relativo è la struttura razionale della scienza.

D'altra parte, l'apriori della scienza non è un ordine trascendentale categoriale ma la legge regolativa del suo processo. Tale legge è la stessa razionalità scientifica in quanto comprende ogni determinazione intuitiva e la incorpora in una pluralità di direzioni. Nel sapere comune il conoscere si manifesta come rappresentazione (*Vorstellung*) della realtà, mentre il sapere scientifico supera il momento rappresentativo fondandosi su un principio di legislazione autonoma dell'esperienza scientifica. La validità teorica della scienza non consiste, dunque, in una forma di legalità data per la coscienza, ma nel processo della relazionalità che assorbe e trasforma il movimento intuitivo del conoscere.

Il sapere scientifico, attraverso il suo processo di risoluzione razionale dei dati dell'esperienza, in quanto ragione scientifica si determina come sapere continuo di spazi dell'esperienza. Ma l'esperienza scientifica non esaurisce tutti i livelli di realtà, mentre sappiamo che in Kant l'esperienza, non a caso, viene resa esaustiva dalle categorie.

Essa rinvia alla ragione filosofica come compimento dell'autonomia della pura sistematica teoreticità, laddove la razionalità scientifica, come aspetto dell'unità trascendentale della ragione, rinvia all'altro presupposto della ragione e cioè all'autonomia.

3. La determinazione dell'apriori razionale della filosofia, nella sua dialetticità, presenta caratteri che lo rendono problematico di fronte al sapere comune. Tali caratteri ineriscono alla filosofia e la presentano in modo affatto caratteristico di fronte alle altre direzioni della totalità del sapere. Il pensiero filosofico si presenta, rispetto alla frammentarietà dei dati dell'esperienza, delle intuizioni delle concezioni immediate della vita, come fundamentalmente indipendente. Per così dire, esercita una sospensione di giudizio che neutralizza (IFPFF, pp. 62-65) i dati immediati. Quest'indipendenza dall'empirico attraverso la neutralizzazione dei dati, permette alla filosofia di fondarsi come autonoma. Il carattere autonomo della filosofia denota la sua sistematicità che non indica la chiusura del procedere filosofico, ma l'esigenza di richiamare e giustificare i suoi procedimenti (PFF, pp. 15-30) esercitando un continuo autocontrollo.

La sistematicità rappresenta, nella sua forma indefinita, il principio dell'autonomia razionale; mentre, se si intende per sistematicità un sistema coerente al suo interno ma particolare o una pluralità di sistemi, si blocca il dispiegarsi della legge di autonomia razionale. La filosofia non ha alcun presupposto e la sua verità si definisce all'interno della dialetticità del suo procedere, in cui si attua l'autonomia razionale.

Perciò i concetti filosofici «non vanno assunti per il loro immediato contenuto intuitivo, con cui entrano nel sapere comune, ma per la connessione razionale che essi posseggono nel sistema, e questa è condizionata dalla elaborazione razionale che nella

tradizione filosofica li ha elevati a momenti della sistematicità autonoma della ragione e che nello stesso tempo li sollecita ad una sistematicità sempre più vasta e più profonda» (PTR, p. 154). Tale procedere del pensiero filosofico involge i sistemi filosofici determinati e ne supera i momenti intuitivi sviluppandoli all'interno della sistematicità trascendentale della ragione. Ciò costituisce d'altronde la "continuità" del filosofico e ogni fissazione si presenta come "interpretazione dogmatica" della filosofia (PTR, p. 158). La concezione rappresentativa del sapere comune che riflette in una coscienza il rapporto io-mondo si struttura come posizione dogmatico-razionale. La ragione, nel suo procedere trascendentale, assorbe in sé le determinazioni dei diversi piani della realtà e fonda l'ordine dell'esperienza come sistema autonomo delle leggi costitutive della organicità della realtà (*Realität*). Ora, la ragione, come sistematica trascendentale autonoma del sapere filosofare, si deve articolare e strutturare al suo interno in momenti che permettano il passaggio della esperienza "in genere" all'autonomia trascendentale sistematica. Questo passaggio implica la determinazione dello svolgersi dal concetto all'idea. Poiché il concetto nel suo significato si determina come compimento intuitivo di un rapporto determinato, ricade in una forma di problematicità tipica del sapere comune. L'obiettività del concetto si oppone, nella sua parzialità, alla sua autonomia razionale e in questa posizione deve riconoscere la sua parzialità e aspirare all'unità sistematica della ragione. Questa parzialità del concettualismo, pur nel suo limite, esprime un'esigenza positiva che serve a determinare la "condotta di vita" (PTR, p. 164)

del sapere comune. La funzione del concettualismo la si può ritrovare nella determinazione del linguaggio in quanto esso si pone come compimento intuitivo della parola. Ma la funzione del linguaggio nella sua costituzione storica obbiettiva si determina non come astrattezza dei suoi simboli, ma come elemento teorico che rinvia ad altri compimenti intuitivi. In ciò sta il suo significato sistematico. Ora nel momento in cui il concetto si determina come obbiettività parziale di un contenuto dell'esperienza ma nello stesso tempo aspira alla comprensione della complessità e ricchezza della totalità dell'esperienza, deve riconoscere l'antinomicità tra sé stesso come parzialità e gli altri aspetti della realtà.

Tale antinomia, nel sapere filosofico, è la forma in cui i concetti posti per sé si riconoscono parziali e tendono a superarsi per una sintesi più comprensiva. Tale antinomicità trova il suo strumento di mediazione nella dialettica come passaggio dal concetto all'idea. L'antinomia (RR, pp. 260-270) fonda l'antinomia trascendentale dell'idea tramite la mediazione razionale della dialettica secondo la quale «...le sintesi concettuali che valgono come momenti costitutivi della esperienza, invece d'essere lasciate cadere l'una a fianco dell'altra senza sistematicità, si richiamano in modo che nessuna in sé può concludersi, né prevalere nella propria determinazione; ma ciascuna rimanda all'altra, come negatrice del suo proprio essere in sé in funzione di un processo trascendentale che s'attua solo nella loro correlazione» (PTR, pp. 171-172). Il riconoscimento della natura trascendentale dell'idea attraverso la risoluzione dialettica

dell'antinomia, indica la funzionalità della legge trascendentale secondo cui gli aspetti determinati si connettono e si significano nell'idea. L'idea, nella sua forma trascendentale, non si presenta come oggettività in sé indipendente perché ricadrebbe in una posizione concettualistica dogmatica, ma come momento della immanente relazione tra la realtà effettuale (*Wirklichkeit*) e la sintesi trascendentale della ragione. Le idee filosofiche, quindi, come momenti della sistematicità della ragione, momenti trascendentali e non obiettivati, esprimono l'ordine e la teoreticità rispetto alla realtà. Poste, per tale unità e sistematicità, esse conducono all'interno della trascendentalità della ragione le molteplici espressioni dell'esperienza per cui questa viene compresa e fondata trascendentalmente. Le idee, come momenti "regolativi" dell'autonomia trascendentale della ragione rappresentano il «sistema della ragione filosofica... (che) non è un concreto e determinato organismo di sapere obbiettivamente considerato, ma è la trascendentale autonomia della ragione stessa, in cui viene assunta ogni posizione del pensiero e delle esperienze» (PTR, p. 181). La trascendentalità dell'idea si esprime, nel suo momento teoricamente più alto, come legge di coordinazione e risoluzione della sintesi correlativa dell'esperienza. Questa fenomenologia delle correlazioni del concreto sapere esprime l'attualità trascendentale dell'idea; tale processo non significa deduzione dell'esperienza dall'idea ma legge trascendentale per la quale i contenuti concreti del sapere vengono ordinati e fondati come legalità autonoma costitutiva della realtà. In essa i dati vengono funzionalizzati e mediati tramite la concettualizzazione che si è espressa

nella ragione scientifica, che a sua volta rappresenta «la risoluzione funzionale del dato dell'esperienza, per cui questo viene tolto dalla limitatezza e trasposto secondo un sistema di relazioni indipendenti da tale particolarità» (PTR, p. 187). Il piano della totalità dell'esperienza, ordinato secondo la risoluzione funzionale della ragione scientifica, nelle sue molteplici direzioni, per il riconoscimento della propria universalità, rinvia come sua correlazione al riconoscimento dell'autonomia e quindi alla ragione filosofica.

Ragione scientifica e ragione filosofica, come momenti della struttura trascendentale della razionalità, si presentano nella loro autonomia infinita. Esse esprimono, come “natura” e “spirito”, le forme e i campi in cui si dispiega il processo infinito della struttura trascendentale della razionalità.

4. L'idea della ragione come idea-limite che «esprime l'universale senso teorico di un processo di enorme complessità, in cui rientrano i rapporti dell'uomo con la natura (*ragione scientifica*, c.n.) e dell'uomo con gli altri uomini (*ragione scientifica*, c.n.)» (RR, I, p. 203), rimane costante nella ricerca filosofica banfiana. Dai *Principi di una teoria della ragione* (1926) a *L'uomo copernicano* (1950), alla *Ricerca della realtà* (1959), ai *Saggi sul marxismo* (1960), la fiducia nella ragione è la fede nella filosofia, nella sua capacità di esprimere una funzione positiva per la risoluzione della crisi nei suoi aspetti teorici e nei suoi aspetti storico-sociali. Nel primo caso, il razionalismo

critico combatte l'uso dogmatico della ragione attraverso una disamina puntuale e rigorosa del "concettualismo-realistico" e del "dogmatismo razionale", recuperando alcune istanze delle correnti filosofiche, definite dalla critica come irrazionalistiche (Simmel, Klages, Bergson). In questa direzione, la filosofia della vita di Simmel in Banfi diventa il concetto di vita come trama potenziale ("più-che-vita") dell'esperienza sulla quale opera la ragione.

Sul piano storico, gli aspetti della crisi vengono riportati da Banfi al riconoscimento della funzione e del ruolo della nuova umanità (proletariato) che assume la direzione, storicamente cosciente, della ricomposizione della crisi sociale. Ma ora si impone la necessità di tirare un po' le fila del nostro discorso. Crisi della cultura e costruzione di una razionalità critica e aperta; scienza e filosofia come rapporto correlativo per l'unità della razionalità; pensiero e realtà come elementi del rapporto teoria-prassi nel quale i termini assumono un'ottica diversa rispetto al ruolo svolto nelle concezioni gnoseologiche classiche. In questa direzione di ricerca, la riflessione banfiana si caratterizza secondo ritmi che al suo interno vanno da una definizione di ragione criticamente orientata a una forma di razionalità storico-critica che mette in luce i caratteri di universalità e autonomia della ragione. Su tali presupposti si basa la concezione del rapporto correlativo tra scienza e filosofia, che fa salvo il carattere conoscitivo autonomo della scienza e la sua dimensione di prassi storica di "appropriazione" della natura. D'altronde, il sapere scientifico considerato come un

aspetto della prassi complessiva, lascia spazi di intervento per la filosofia come autocoscienza storica dell'unità dei piani della realtà. Se è facile, diceva Banfi, andare dalla realtà al pensiero, è molto più difficile ridiscendere dal pensiero alla realtà. La vita nelle sue inesauribili espressioni, come più che vita (*Mehr-als-Leben*, la lezione di Simmel continua a operare), stimola il pensiero a non adagiarsi mai in una qualsiasi forma di certezza dogmatica. Non è il pensiero che svolge sé stesso ma è questo continuo stimolo proveniente dalla realtà che spinge il pensiero alla ricerca continua e aperta.

<<ILLUMINAZIONI>>

Rivista di Lingua, Letteratura e Comunicazione

N. 22 Ottobre – Dicembre 2012

ISSN: 2037-609X



compu.unime.it